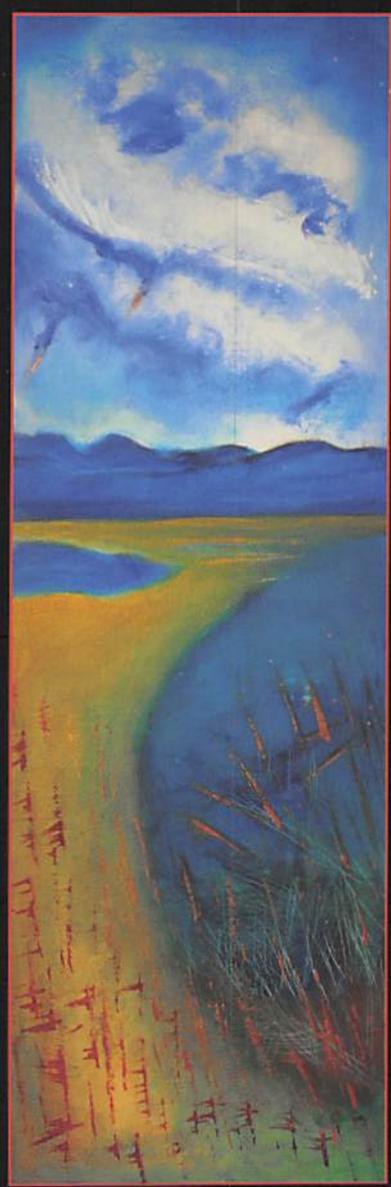
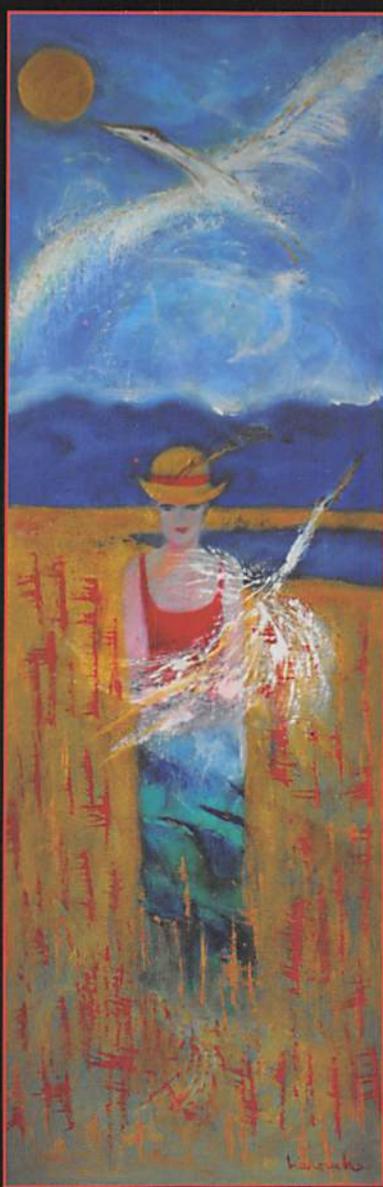


R E V U E
d' **HISTOIRE**
de **Charlevoix**

N u m é r o 8 7

A o û t 2 0 1 7



MONIQUE LAROCHE
De Charlevoix au Manitoba



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

Le drapeau évoque les trois pays de Charlevoix, tels que perçus par Félix-Antoine Savard : la mer, la terre et la forêt.

MEMBRES CORPORATIFS (1 000\$ ET PLUS)

DR JEAN-LUC DUPUIS

**CASINO DE CHARLEVOIX
POWER CORPORATION**

**CENTRE DE SANTÉ BEAUTÉ
FRANCINE THIBEAULT**

**MRC DE CHARLEVOIX-EST
LOCATION DE GRUES DANIEL FORTIN**

MEMBRES BIENFAITEURS À VIE (1 000\$ ET PLUS)

Alarmes et Extincteurs
Charlevoix
Robert Ascah
Auberge La Maison Otis
Johanne Bergeron
Rosaire Bertrand
Jean-Pierre Bouchard
Marc Bouchard
Janet C. Casey
Marc DeBlois
Yolande et Pierre Dembowski
Yves Downing
Cécile Dumont

Domaine Forget
Fondation René-Richard
Georges Fournier
Raymond Gariépy
M. et Mme Leslie H. Gault
Léonard et Aurore Gauthier
Fernand Harvey
Imprimerie de Charlevoix Inc.
Robert Labbé
Fernand Labrie
Laurent Lafleur
Paul et Rita Lafleur
Monique Larouche

Pierre Legault
L'Héritage canadien du Québec
Lico imprimeur
Xavier Maldague
Municipalité de
Notre-Dame-des-Monts
Municipalité de
l'Isle-aux-Coudres
Petites Franciscaines de Marie
Guy Paquet
Municipalité de Saint-Hilarion
André P. Plamondon
Maurice Potvin

Gilles Poulin
Diane et Jean-François Sauvé
Walter et Mary Schatz
Réjeanne Sheehy
Yolande Simard-Perrault
Rita Simard-Smookler
Huguette Tremblay
Jean Tremblay
Louis-Marie Tremblay et
Yvette Froment
Ville de Clermont
J.C. Roger Warren

MEMBRES BIENFAITEURS (100\$ À 999\$)

Pierre E. Audet
Anne-Marie Asselin
Arthur Beaulieu
Pierre Beaupré
Jean Bergeron
Madeleine Boies-Fortier
André Bouchard
Rémi Bouchard
Sylvie Boucher, députée
Jean-Paul Boudraux
Léonce Brassard
Caroline Dame

Martial Dassylva
Godelieve De Koninck
Henri Desmeules
Johanne Desrochers
Thomas Donohue
Marie-Christine Dufour
Daniel Fortin
Diane Fortin
André Gauthier
Léonce Gauthier
Hélène Gervais
Magella Girard

Raymond Guay
Claude Harvey
Hélène et Jean-Luc Harvey
Monique Hervieu
Esther Jean
Guy Lachapelle
Fernand Lapointe
Guy Le Rouzès
André Maltais
Gabrielle Marceau
André Morin
Lyse Nantais-Godin

Paul Néron
Danielle Ouellet
Restaurant Vices Versa
Martin Rochette
Cédulie Simard
Jean-Pierre Simard
Denis Tourangeau
Claude et Janine Tremblay
Mario Tremblay
Ville de La Malbaie

MEMBRES DE SOUTIEN (50\$ À 99\$)

Louis Asselin
Daniel Audet
Alain Beaulieu
Louis Bhérer
Bernard Bouchard et
Micheline Dufour
Louise Boulanger
Géralda Brassard
Guy Bureau
Gérald Cayer et
Yolande Duchesne
Léontine Chabot
Henri Chaperon
Marc Clotuche
Wellie Desbiens
Madeleine Deschênes
Antoine Desmeules
Marc Desmeules
Claude Despins
Suzanne Duchesne
Jacques Dufour

Mathias Dufour
Simone Éthier-Clarke
Luc Filion
Denis Fortier
Hélène Fortier
Eudore Fortin
Pierre Gaudreault
André Gaulin
Janine Gauthier
Marc-André Gauthier
Pierre Gauthier
Serge Gauthier
Yvon et Elisabeth Gauthier
Jean-François Gingras
Pierre Girouard
Robert Giroux
Johanne Guérin
Madeleine Guérin
Richard Guevremont
Christian Harvey
Daniel Harvey

Louise Harvey
Robert Harvey
Édith Jean
Isidore Jean
Gilberte Landry-Boivin
Claude Lapointe
Réal Lapointe
Michel Leclerc
Jean-Marie Lemieux
Joseph Lemieux
René Martin
Patrick McKenna
Claude Morissette
Lise Mineau-Sévigny
René Moisan
Jean-Denis Paquet
Roger Paquet
Yvon Pichette
Philippe Poulin
Yvon Racine
Claire Renaud-Tardif

Restaurant et Motel Le Mirage
Hélène Rochette
Lorraine Rochette
Raymond Roussel
Municipalité de
Saint-Aimé-des-Lacs
Pierre-Paul Savard
Réal St-Laurent
Claude St-Charles
Michel Tétreault
Sébastien Thibeault
Diana Trafford
Carole Tremblay
Daniel et Jeannine Tremblay
Georges-Étienne Tremblay
Hervé Tremblay
Johanne G. Tremblay
Raymond Tremblay
Gilles Turcotte

REVUE D'HISTOIRE DE
CHARLEVOIX
Numéro 87, août 2017
15\$ l'exemplaire

ABONNEMENT :
35\$ par année / 3 numéros.

Publiée par le Centre de recherche sur
l'histoire et le patrimoine de Charlevoix

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA SO-
CIÉTÉ D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX :
Serge Gauthier (Président),
Raymonde Simard (Vice-présidente),
Christian Harvey (Secrétaire-trésorier),
Louise Lacourcière et Hélène
Tremblay
(Administratrices).

COMITÉ DE RÉDACTION :
Serge Gauthier et Christian Harvey
Avec Monique Larouche et Denis
Gagnon pour ce numéro 87

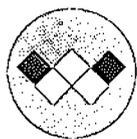
COLLABORATEURS:
Denis Gagnon, Serge Gauthier, Christian
Harvey et Monique Larouche

EN COUVERTURE:
L'Isle-aux-Coudres 1, 2 et 3.
Collection de l'artiste.
© Denis Gagnon pour les photogra-
phies des oeuvres.

POUR NOUS JOINDRE:
158, de l'Église
La Malbaie (Québec) G5A 1R4
Téléphone: (418) 665-8159
Courriel: shdc@sympatico.ca
Web: www.shistoirecharlevoix.com
Nous sommes sur FACEBOOK
et sur TWITTER.

Les opinions émises dans le présent
numéro n'engagent que leurs auteurs
et pas le comité de rédaction de la *Re-
vue d'histoire de Charlevoix*

Dépôt légal, 3^e trimestre 2017.
ISSN 0829-2183
Port de retour garanti
Envoi de publication.
Numéro de convention: 42624513



CONSEIL DES ARTS DE
WINNIPEG

PRÉSENTATION

De Charlevoix au Manitoba, le parcours de l'artiste Monique La-
rouche constitue un tracé unique, une volonté de dépassement,
un élan vers l'infini. Cette artiste exceptionnelle, Charlevoisienne
d'origine, possède déjà une œuvre d'envergure internationale qui
rayonne au Canada, en France et au Japon. Nous sommes ainsi heu-
reux d'accueillir en nos pages, l'artiste Monique Larouche à qui ce
numéro 87 de la *Revue d'histoire de Charlevoix* est consacré.

Les amateurs de peinture seront charmés par le style artistique de
Monique Larouche, à la fois conçu de visions concrètes et d'images
cherchant un absolu presque indicible. Rien de banal dans cette
œuvre, toute chargée d'une recherche personnelle intense et
précieuse. C'est un regard intime et puissant que pose Monique La-
rouche sur le monde qui l'entoure. Les huit pages centrales de cette
parution présentant ses œuvres sont ainsi une occasion de décou-
vrir un univers de couleurs possédant une tonalité surprenante et
suscitant le plus souvent l'émerveillement.

Nous pourrions aussi découvrir grâce à ce numéro, la réflexion
de l'artiste sur sa vie, sur ses origines, ses engagements d'hier et
d'aujourd'hui, son attachement à sa famille, à sa terre d'adoption du
Manitoba, au monde, à la diversité et même au Cosmos. Le tout ac-
compagné d'un article sur son grand-père, nommé Alfred Larouche,
rédigé par Christian Harvey et un autre sur sa fabuleuse représen-
tation de Charlevoix pays du huitième jour que j'ai rédigé. Un texte
rend de plus hommage au père de Monique Larouche, Antonio La-
rouche, un assureur-vie autrefois bien connu à La Malbaie.

C'est l'occasion aussi de tracer un lien avec le cousin de Monique
Larouche, le sculpteur Jean Gauguet-Larouche auquel je consacre
d'ailleurs une biographie intitulée *Gauguet l'indigné* qui paraît en
cet automne 2017 à nos Éditions Charlevoix. Nos lecteurs peuvent
d'ailleurs se procurer ce livre grâce à une feuille insérée dans le
présent numéro. Monique Larouche et son cousin, aussi surnommé
Gauguet, sont ainsi deux grands artistes originaires de Charlevoix
qu'il convenait de réunir pour la circonstance dans un article.

Place à la magie et au rêve ! À n'en pas douter, Monique Larouche
sait être une enchantresse. Ne nous trompons pas, nous sommes
bien face à une très grande artiste et notre *Revue d'histoire de Char-
levoix* ne peut que s'enorgueillir de lui permettre de raconter son
histoire au présent, comme un puissant élan d'amour et de beauté
de Charlevoix jusqu'au Manitoba.

SERGE GAUTHIER, Ph.D.
Président de la Société d'histoire de Charlevoix

J'ai rencontré Monique au Festival d'été, nos regards se sont croisés et depuis ne se sont quittés. Elle occupait un superbe atelier au 2^e étage de la Galerie du Passage de l'Empire. Nous nous sommes fréquentés. Puis survint l'accident. Le lendemain, j'étais à ses côtés et j'y suis toujours resté. Artiste prolifique, elle voulait accrocher ses œuvres aux nuages. Pour que cela tienne, je suis devenu appariteur. Un été, elle a décidé de faire une installation dans la cour de la Maison Louise-Carrier à Lévis. C'était un temple grec avec deux allées de colonnes qui montaient et qui se terminaient avec un petit autel. Pour installer le tout, nous sommes passés chez Rona pour acheter d'immenses tubes de carton qui servent à couler du béton, des bases de bois, des clous de douze pouces de long, de la broche et des œillets. Puis, nous sommes allés sur la plage de Saint-François à l'Île d'Orléans prendre le sable pour lester les colonnes. Cela a tenu... tellement bien que la queue de l'ouragan qui a frappé la région n'a pas réussi à l'abattre. Le lendemain, tout était encore en place.

Dix ans plus tard, nous arrivions à Winnipeg où sa production artistique a pris un essor merveilleux. Monique est une véritable créatrice. Elle n'est pas de ces artistes, peintres ou musiciens, qui, ayant connu un succès, échangent leur créativité pour faire des variations sur le même thème afin de plaire au public. Pourtant, lorsqu'on regarde un de ses tableaux, on sait que

c'est « un » Larouche. Toujours sur la corde raide, sans filet, elle a grandi avec son art. Depuis bientôt trente ans, j'assiste au dialogue quotidien qu'elle entretient avec le tableau, utilisant le langage du pinceau et des couleurs. Pendant que je travaille, j'entends le bruit caractéristique du pinceau sur la toile. Si j'enseigne à l'université, c'est au retour que je vois l'avancement des travaux. Comme une scientifique, elle expérimente, revient sur un détail, repart dans une autre direction... c'est quelquefois laborieux et plus souvent merveilleux lorsque l'inspiration assiste le travail.

Monique est aussi écrivaine, comme en fait foi ce numéro. Depuis que je la connais, je l'ai vu noircir les milliers de pages de centaines de cahiers. Tout son parcours, toutes ses réflexions et tous ses rêves et angoisses y sont notés. Artiste et intellectuelle qui explore l'infini, sa créativité est contagieuse. Sa série de toiles sur la Création a inspiré une metteuse en scène, treize comédiens et un décorateur pour une pièce de théâtre expérimental. Monique demande l'impossible et on lui accorde avec les intérêts. Elle rêvait d'exposer à Paris, elle l'a fait quatre fois. Elle rêvait d'exposer au Japon, Kyoto l'a accueillie deux fois. Elle rêvait d'accrocher ses œuvres aux étoiles, le Planétarium du Musée du Manitoba lui a offert son dôme. Elle rêvait d'être reconnue de son vivant, et la Société d'histoire de Charlevoix lui consacre un numéro!



Galerie Louise-Carrier en 1992



Monique Larouche en 2017



Paris, 2008

LIEUX DE MEMOIRE ET D'HISTOIRE DE CHARLEVOIX

PAR MONIQUE LAROUCHE

Notre histoire est intimement liée à celle du territoire. Comme le dit l'auteur du livre sur les Jardins des Quatre Vents : « la géomorphologie de leur environnement spectaculaire s'explique initialement par la chute d'une énorme météorite il y a plus de 350 millions d'années [...] Cette vallée annulaire a été puissamment modifiée par les quatre glaciations et les périodes fluvio-glaciaires du dernier million d'années¹ ». Dans mon cas, ce territoire a été déterminant car il a sculpté ma créativité. C'est en Charlevoix que j'ai découvert l'infini. La beauté des lieux avec le majestueux fleuve Saint-Laurent et les plus anciennes montagnes du monde, les Laurentides, comme toile de fond, offre une vue magnifique, reconnue par l'Unesco. Ces lieux de mémoire sont teintés de mes souvenirs d'enfance et d'adolescence.

La découverte de l'infini

Je suis née à flanc de montagne, près d'une grande étendue d'eau qu'on appelle « la mer », et qui est le fleuve Saint-Laurent. Je suis originaire d'un pays sculpté par une météorite, ce lieu portait déjà des traces d'infini. Déjà petite, j'aimais l'infini. Je l'ai découvert à Cap-à-l'aigle où je me couchais sur un rocher et me laissais aspirer par l'immensité du ciel. Je regardais les nuages, j'y cherchais des images et je m'inventais des histoires. Les couleurs se mélangeaient, des mouvements se fusionnaient, s'intercalaient les uns aux autres, des personnages apparaissaient et ces univers nourrissaient mon monde imaginaire. C'était le cosmos, mais je ne connaissais pas encore ce mot.

Toujours à Cap-à-l'aigle, j'ai découvert l'infiniment petit, le microcosme, dans le creux des rochers lorsque la marée s'était retirée, y laissant de l'eau, des petits poissons, des algues et des coquillages, créant ainsi un nouvel univers. Moi, j'étais là, consciente de ces deux mondes, mais je ne pouvais pas encore exprimer ce qui se produisait. C'est lorsque je peindrai sur l'Univers que ces deux parties de l'infini me seront révélées à nouveau et que je me rendrai compte, en tant qu'artiste, du pouvoir que l'on a de les concilier, de créer, de recréer son propre univers et d'humaniser un cosmos incommensurable. J'étais comme Boucle d'Or qui arrive chez les trois ours et découvre un plat trop grand, un autre trop petit et enfin un dernier à sa mesure. Je m'émerveille et m'inspire toujours des couleurs du ciel, de ses aurores et ses couchants. Le ciel est le plus magnifique des tableaux, car il est vivant. C'est le plus grand des compliments que l'on puisse dire sur mes peintures, lorsqu'on me mentionne qu'elles sont vivantes. Je suis devenue une artiste pour survivre et, maintenant pour mieux vivre.

La « collection »

Pour moi, Charlevoix va du Cap Tourmente à Tadoussac. Petite, dans les années 1950, mon père nous amenait, avec maman et les autres enfants, sur des plages de la région pendant qu'il faisait de la collecte, qu'il appelait collection, car il était courtier d'assurances. Il visitait ses clients et venait ensuite nous rejoindre sur la plage pour le pique-nique. C'était des expéditions qui nous menaient quelquefois jusqu'à Tadoussac. Nous étions impressionnés par le traversier et, même si le trajet n'était pas bien

long, le temps d'attente l'était parfois. Papa en profitait toujours pour converser avec les gens. On passait devant l'Hôtel Tadoussac au distinctif toit rouge, puis on allait sur la plage. Ce n'est qu'en 1972 que je découvrirai les magnifiques dunes où des amis allaient faire du ski sur sable.

À l'adolescence, je prenais souvent le traversier de Saint-Siméon à Rivière-du-Loup juste pour le plaisir d'être sur la mer. Un été, je l'ai même pris plusieurs fois pour faire cinq tours de la Gaspésie. Sur le quai, les pêcheurs prenaient des éperlans, nous mangions des sandwiches sur la grève avec des frites, puis on arrêtait à Saint-Fidèle pour acheter du fromage en grains. Des années plus tard, ne craignant pas l'eau froide, je me baignerais à Port-au-Persil avec les outardes. Leurs têtes dépassaient la mienne. Je m'éloignais d'elles, mais elles revenaient me voir, elles étaient curieuses. C'est un de mes souvenirs les plus beaux et les plus froids. Je rêvais de me marier un jour à la charmante chapelle anglicane de ce village, entourée d'eau et d'infini.



Port-au-Persil, 2012

1. Des Gagniers, Jean 2015. *Les Jardins de Quatre vents, en Charlevoix*, p. 6-7

Cap-à-l'aigle était un des lieux les plus fréquentés par notre famille, c'était plus près de La Malbaie, à peine quelques kilomètres, que je parcourrai souvent à pied à l'adolescence. Mon père faisait deux voyages pour emmener tout le monde : maman, les enfants, les cousins de Montréal et les voisins. On descendait à pied la côte abrupte avec tout le bagage : couvertures, serviettes et costumes de bains, lunch, sandwiches et la « liqueur » aux fraises, au raisin, au nectar, à l'orange et le crème soda qu'on mettait au pied de la chute entre les pierres afin de les garder au froid. Maman avait un parapluie qui servait de parasol pour garder à l'ombre son dernier bébé, et elle installait de grandes couvertures pour les enfants plus intéressés à courir aux quatre vents. On jouait à la chèvre des montagnes à travers les crans, ces grands rochers de granit gris, roses avec du mica noir. On ramassait des coquillages blancs, roses, des petites moules bleutées et nacrées. On se baignait dans cette eau glaciale et claire, on faisait semblant de savoir nager en mettant une main au fond de l'eau. Maman se trempait les jambes dans l'eau iodée afin de soigner ses varices, cela la soulageait. Papa, revenait en fin d'après-midi, se mettait les pieds dans l'eau fraîche pour se détendre, puis on faisait un petit feu pour faire griller du blé d'inde et des tranches de pain. Maman disait qu'on ne se chicanerait pas, car nous avions de l'espace, et que l'on dormirait bien, car nous avions respiré le grand air.

Le Manoir

Pointe-au-Pic était une autre destination très fréquentée par la famille, surtout pour assister à l'arrivée des bateaux blancs : les superbes Richelieu, Tadoussac et Saint-Laurent. Nous allions admirer ces géants d'alors, venus de la

mer, amenant des gens chics qui logeaient au Manoir Richelieu. Avec papa, on allait chez Chantal, magasin de mocassins, poupées indiennes, bonnets de plumes et calumets, acheter de délicieux cornets de crèmes glacées aux fraises, au chocolat et à la vanille. En saison, papa achetait des pruneaux qu'il faisait mûrir dans un sac de papier brun dans sa garde-robe où se trouvait sa cachette de bonbons, ou dans sa bibliothèque dédiée à la Sainte-Vierge. On allait au Manoir Richelieu avec mon père et on jouait à la cachette avec mes frères et sœurs sous les cèdres, près du tennis. Nous montions le grand escalier et, fortement impressionnés, on admirait les salons et les verrières donnant sur le magnifique Saint-Laurent.

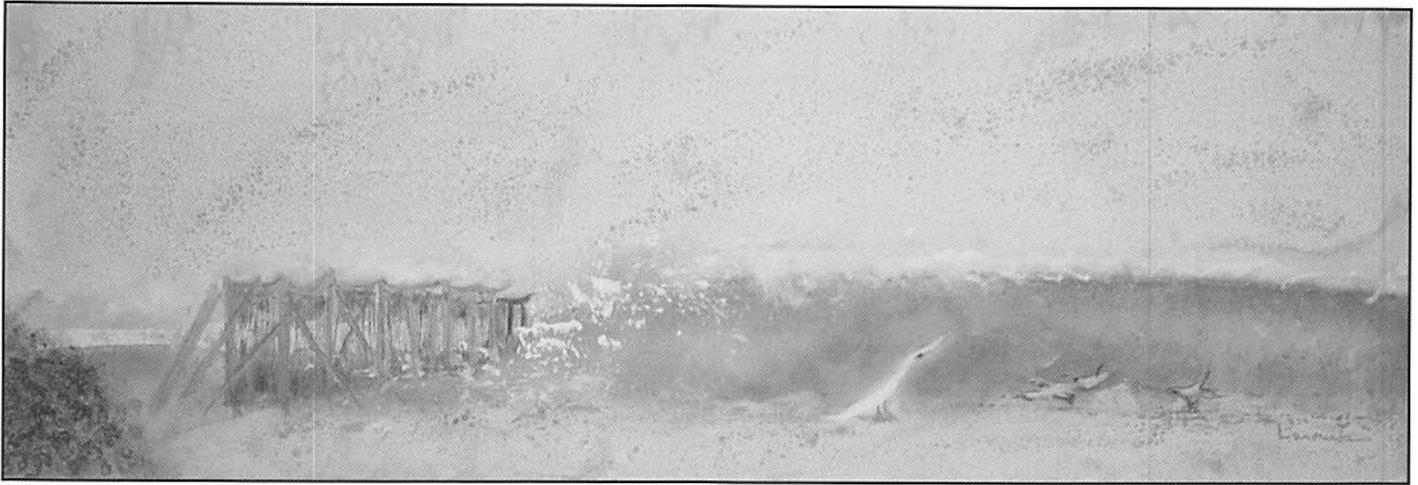
Nous allions à ce qui s'appelait le Casino mais où on ne jouait pas à l'argent comme maintenant. Le Casino menait à la piscine d'eau salée où l'on pouvait admirer les plongeurs sur le tremplin de dix pieds, pour les plus téméraires, ou celui de trois pieds, pour les moins braves. Plus tard, j'accompagnerai mon père au Casino lors de conventions d'assurances à la belle salle de danse et de réception. Je prendrai des cours de natation au Manoir où l'odeur de l'eau salée imprégnait nos costumes de bains. Quel bonheur ! Mes premiers cours de natation, je les ai pris à la piscine du Motel Morin durant l'été qui a suivi le décès de maman, morte trop jeune, à cinquante-deux ans. C'est mon frère René, le sportif de la famille, qui m'enseignait, tout comme il le fera pour mon père, qui préférait le patin, à l'âge vénérable de 75 ans.

Magasinage

À La Malbaie, on demeurait au 78 rue Saint-Étienne (Montcalm 5, 665-2963), face à la rivière, dans

une maison à deux étages avec balcon. On avait un petit jardin et un saule pleureur, des lilas blancs et des hémérocailles. Maman disait : « là où il y a des fleurs, il y a de l'amour ». Il y avait de beaux commerces sur la rue Saint-Étienne à cette époque. Il y avait l'épicerie Lapointe, puis un magasin d'électroménagers, qui était auparavant le magasin général de mon grand-père Alfred Larouche. On y retrouvait l'épicerie Dufour, l'hôtel Charlevoix, la Banque Nationale avec son majestueux escalier de pierre et sa toiture en bardeaux. C'est là où j'ai ouvert mon premier compte de banque à l'âge de dix ans, j'étais si fière d'y déposer mon allocation hebdomadaire, une somme importante qui constituait la moitié de mon argent de poche.

Il y avait aussi Le Vendôme, magasin de vêtements pour dames, le dentiste Chabot, chez Gogo Sports (magasin de mes frères Claude, René et de ma sœur Francine), le Coin des petits, la forge Riverin, le Collège pour garçons, puis la Banque Provinciale, le Café central, le fleuriste, l'hôtel du Bedeau et le restaurant chez Richard pour finir chez le notaire Tremblay. De l'autre côté de la rue, on retrouvait, le magasin général Carpentier, avec son air vieillot qui révélait des trésors de tissus, chamois, satin, velours, des rubans, des boutons, du fil et des aiguilles... Tout à côté, mon magasin préféré était celui de Mme Boies, la bien nommée « Madame Bonbon ». C'était une véritable caverne d'Ali Baba, des trésors de bijoux en sucre, des tiroirs remplis de bonbons dont l'odeur seule nous enivrait : fraises et bananes à la guimauve, lunes de miel, caramels, boules de coconut au chocolat, boules noires, pipes en réglisse... Quelle perte lorsque ce magasin et la mercerie pour hommes de Lorenzo Duchesne ont pris feu en 1965 suite à l'incendie



Saint-Irénée, tableau de Monique Larouche

de la pharmacie Bergeron, faisant un décès et menaçant toute la rue d'une conflagration, un mot que j'entendais pour la première fois et qui m'a beaucoup marqué.

Les « Dames » Dufour tenaient un magasin de vêtements pour femmes et il y avait à côté une librairie où j'achetais des crayons Prismacolor, surtout les rouges et or que j'utilisais en frémissant. Il y avait plus loin la mercerie de M. Chaperon, un ami de mon père ; le magasin Couturier ; puis un magasin merveilleux, chez Mme Ferron, où on trouvait des tissus, des vêtements et des JOUETS, c'est là que j'ai acheté à crédit ma première poupée avec accessoires, dont une petite valise avec laquelle elle voyageait beaucoup. Comme restaurant, on avait Le Tropical avec ses filets de pêche sur les murs et le plafond, garni d'étoiles de mer, et les classiques chandelles sur leur bouteille de Chianti trônant sur les nappes en damiers rouge et blanc. Plus loin, on trouvait une bijouterie, un magasin de lingerie fine, l'hôpital, l'école Marguerite-d'Youville pour filles, le pensionnat, l'église paroissiale, l'orphelinat apostolique et le Centre Culturel, démoli depuis, et le magnifique bureau de poste avec une tour d'horloge qui deviendra le Musée Régional Laure-Conan. Petite anecdote, je me rappelle, adolescente,

lorsque nous sommes devenus une ville, car La Malbaie venait d'atteindre le nombre 5 000 habitants. Un honneur qui nous valut d'avoir notre premier feu de signalisation au coin des rues Nairn et de l'Église. Le premier soir, habillés en dimanche, mes amis et moi l'avons inauguré officiellement. On se tenait à un coin puis, au feu vert, nous traversions fièrement la rue, pour attendre le prochain feu vert au coin suivant. Quelle activité !

Patinage chez Morgan

C'est chez Morgan, non loin du Domaine Cabot près du secteur Cap-à-l'aigle, que j'ai vécu un de mes souvenirs les plus romantiques. Patrick Morgan, villégiateur et historien de l'art, vivait à New York et, lui et son épouse passaient l'été dans Charlevoix. Leur maison s'appelait « la Chouette » et l'hiver, il faisait une patinoire et autorisait l'accès à une partie de son domaine aux gens de la région. C'était un endroit féérique. Nous longions une allée d'arbres avant de parvenir au petit lac, à flanc de montagne, entouré de sapins et de douces lumières. C'était d'une telle beauté et d'une telle simplicité ! En arrivant, les filles se faisaient lacer leurs patins et c'était un honneur autant pour la fille que pour le garçon choisi pour accomplir cette tâche. Il y avait un îlot au centre du lac avec

des sapins illuminés et des bancs tout autour pour nous reposer et admirer les patineurs. Mon père y patinait encore à l'âge de 75 ans, et il faisait de l'effet avec ses figures libres : l'« avion » vue de face, puis l'« avion » vue de dos, puis à reculons et en tournant sur lui-même, accompagné par le Danube bleu de Strauss diffusée par les haut-parleurs. Il faut dire qu'il avait été aussi un excellent joueur de hockey durant ses années d'études à Moncton, où on le surnommait le Flying French Canadian. Il était rapide, il n'avait peur de rien, et il allait dans les coins. Mais on ne sait pas s'il comptait beaucoup de buts. Puis, avant de repartir, nous allions nous réchauffer dans le chalet autour du petit poêle à bois en prenant un chocolat chaud servi par M. Hippolyte.

De Clermont à Québec

À l'adolescence, nous fréquentions Le Danube et la salle de danse de l'hôtel de ville de Clermont et celle de l'hôtel de ville de La Malbaie, lieux de rencontre et des premiers amours. Nous allions aussi à Saint-Aimé-des-Lacs pour faire des feux de camps. Plusieurs de mes amis étaient des artistes, certains jouaient de la musique, d'autres écrivaient des poèmes et on lisait beaucoup. Leurs parents avaient des chalets où nous pouvions voir

les étoiles de plus près. Moi, je voulais habiter face à la mer, dans la tourelle à l'entrée du Domaine Forget à Saint-Irénée, c'était pour moi un petit château plutôt qu'une guérite. J'aimais prendre de longues promenades sur la plage, surtout du côté des rosiers sauvages rouges, blancs et roses qui fleurissaient aux pieds des grandes falaises, en direction de Pointeau-Pic. Les marées y déversaient toutes sortes d'algues dont les noms extraordinaires me seront révélés plus tard dans le guide Fleurbec *Plantes sauvages du bord de la mer*² : du varech ; le laminaire à longues strippes, que les gens de l'Île aux Coudres nommaient poétiquement « grandes flammes » ; le fucus vésiculeux et bifide (voûtes de mer), de l'ascophylle noueuse (gourmand), la main-de-mer palmée (ceintures de saturne), et l'entéromorphe (perruques ou boyaux de chat).

À Cap aux Oies, à l'est de l'ancienne petite gare, qui a servi de décor dans *Le Temps d'une paix*, il y avait de grands rochers où les vagues déferlaient avec rugissement, et à l'ouest une belle plage de sable et galets où le son des vagues nous berçait comme une douce musique. C'est à cet endroit que vivait le peintre Bruno Côté dans une jolie maison rose ancien. À l'intersection des Éboulements et de Saint-Joseph-de-la-Rive, il y avait une roulotte jaune et verte où nous attendaient de succulentes patates frites servies par une gentille dame au teint rouge. Saint-Joseph-de-la-Rive, charmant village avec la Papeterie Saint-Gilles à ses débuts, confectionnant des papiers à la main avec des fleurs. Dessiner et écrire sur ce papier est une expérience céleste, de pur délice, tout y devenait précieux, comme avec le papier Arche. À l'Île aux Coudres,

au sortir du traversier nous allions à la pâtisserie acheter des brioches à l'anis étoilé, des cretons, des tartellettes de framboises ou de fraises, et des petits pâtés de viande, puis direction est vers la Pointe à la Baleine, avec sa statue de la Sainte-Vierge immergée à marée haute. On cueillait de la salicorne, de la lavande des mers, des roses sauvages, des vesces de jargeau (les petits oiseaux,) gesses maritimes ou pois de mer, et des boutons d'or, asters, mélilots jaunes et blancs. Nous dégustions les délices achetés plus tôt. Quel bonheur !

Puis c'est Baie-Saint-Paul. Une ville magnifique que les artistes ont adoptée et aimée. Des gens de partout dans le monde viennent la visiter et assister à son festival d'art contemporain et son Rêve d'automne. C'est ensuite Petite-Rivière-Saint-François où je descendais sur la plage, par un chemin secret, dont les branches d'arbres forment des arches comme dans une cathédrale. Il y avait là une goélette échouée, peut-être y avait-il un trésor, mais le vrai trésor était ce lieu d'une majesté incroyable avec ses battures à perte de vue à marée basse. Passé la goélette, vers l'est, on accédait aux premières vraies dunes de sable de la région, puis à une superbe cascade bien cachée dans la montagne dont l'eau était délicieuse. Enfin, c'est le Cap Tourmente, la fin de Charlevoix. C'est là qu'on retrouve le ruisseau de la Friponne, c'est le nom d'une peinture que j'ai offert à la Société d'histoire de Charlevoix pour un tirage en 2009 et qui a fait la couverture du numéro 63 de la Revue. Je me suis déjà baignée au printemps dans ce ruisseau pétillant et très froid qui était tellement « fringant » que l'on en ressortait comme si on s'était baigné dans le champagne. Le Cap Tourmente est un lieu de ressourcement, autant en hiver sous les forêts de thuyas

qui ressemblaient à de la dentelle, qu'en automne et au printemps avec les oies blanches à perte de vue. L'Île d'Orléans est un endroit qui nous est cher, à mon mari et moi, car nous nous sommes mariés à Saint-Jean et nous aimons particulièrement Saint-François. On y prenait de longues marches sur la grève, on savourait le paysage avec nos yeux, notre être et notre âme. Nous étions aspirés par cette grandeur et cette beauté sauvage, la mer et les montagnes et l'Île aux Coudres au loin. Nous revenions ravis, comblés et paisibles.

Québec. J'y suis restée trente ans, de 1972 à 2002. J'y ai fréquenté régulièrement les merveilleux parcs de la ville et de sa région : le Bois de Coulonge, le domaine Cataract, le domaine Joly de Lotbinière, le parc Jeanne d'Arc sur les plaines d'Abraham ; le parc des chutes Montmorency et de la rivière Kabir-kouba ; mais c'est surtout la plage de la mairesse de Sainte-Foy à Cap Rouge qui attirait mes pas. J'ai travaillé quelques années au ministère de la Justice puis, après un baccalauréat en enseignement primaire élémentaire et préscolaire en 1978, j'ai enseigné à l'École La Pomme. Ensuite, après l'accident de voiture qui a emporté mon amie et ma nièce en 1990 à Saint-Hilarion, j'ai décidé de développer mes aptitudes intellectuelles en faisant une maîtrise en psychopédagogie intitulée *Naissance de l'identité ou comment la sculpture m'a révélée à moi-même*, puis un doctorat en psychopédagogie que j'ai complété en 2002. Après m'être installée à Winnipeg, j'ai enseigné un an à l'Université de Saint-Boniface, j'ai été professeure de français et de littérature française pendant cinq ans à l'Université du Manitoba, puis j'ai pris la décision de peindre à temps plein.

2. Fleurbec, 1985. *Plantes sauvages du bord de la mer*. Saint-Augustin, Éditions Fleurbec.

Vous êtes le fruit d'une triple histoire : vous êtes le fruit d'une histoire évolutive, vous aviez des ancêtres, il y a des millions d'années des primates non humains et vous en avez hérité; vous êtes aussi les héritiers de vos parents; et puis vous êtes le fruit de votre éducation.

Stanislas Dehaene dans Lumley¹

En Nouvelle-France, notre arbre généalogique maternel commence avec une Fille du Roi, Madeleine Després. Elle était la fille de François et Madeleine Legrand de la paroisse Saint-Sauveur dans l'évêché de Paris en Île de France. Née en 1653 elle est arrivée en Nouvelle-France en 1670. Éduquée, elle savait signer, et les biens qu'elle apportait avec elle étaient estimés à 200 livres auxquelles s'ajoutait la dot royale de 50 livres donnée à chaque Fille du Roi par Louis XIV. Elle s'est mariée le 15 septembre de la même année avec Nicolas Audet dit Lapointe (1637-1700), natif de Saint-Pierre à Maulais en Poitou. Ils se sont établis à Sainte-Famille de l'Île d'Orléans et ils ont eu 11 enfants, le même nombre d'enfants qu'aura ma mère trois siècles plus tard.

Nous avons une Micmac dans notre branche maternelle. Mais elle n'a pas de nom ! Le registre indique qu'une Indienne Micmac a épousé Pierre Briard dit Lejeune, natif de Loudun, à La Hève en Acadie. Ils ont eu trois enfants dont Catherine Lejeune-Briard-Métisse, tel que l'indique le rapport d'ascendance. Née en 1633 à Cap-de-Sable en Acadie, elle a épousé François Savoie, originaire du Poitou, en 1654 à Port-Royal en Acadie, où elle est décédée en 1685. Ses dix enfants ne sont pas désignés comme Métis, et je ne suis pas métisse.

À aucune époque notre famille ne s'est identifiée comme tel, et nous n'avons jamais eu cette culture distincte.

Notre lignée maternelle a quitté l'Acadie après la Déportation pour s'établir à l'Île aux Coudres puis à La Malbaie au début du 19^e siècle. J'ai peu connu ma grand-mère maternelle, Marie-Louise-Clara Tremblay. Elle était paysagiste avant son temps, elle avait le « pouce vert » et créait des assemblages de fleurs en forme d'armoiries sur le devant de sa maison. Son père était riche et actionnaire du groupe des Vingt et un, qui sont à l'origine du peuplement du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Cette belle grande maison avait un cachet spécial, elle a même été choisie pour figurer dans une publicité du fromage *Le Petit Québec*. Il y avait une allée de grands saules formant une arche et un petit lac avec des cygnes. J'allais chez elle et je m'asseyais sur le rebord de la fenêtre pour regarder et sentir les géraniums et c'est elle qui m'a transmis son amour des plantes.

Pour notre ascendance du côté paternel, qui commence avec l'arrivée en Nouvelle-France du forgeron Jean Gauthier dit Larouche (voir le texte de Christian Harvey sur Alfred Larouche dans ce numéro). Mon père, Antonio Larouche, a vécu jusqu'à l'âge de 90 ans. Il a épousé Rose-Yvonne Lapointe, à La Malbaie, en 1929 et a donné naissance à onze enfants, dont sept sont encore vivants. Ce père si bon qui nous a tant donné, nous a gardés réunis après la mort de maman à l'âge de 52 ans. Il nous a donné une bonne éducation, de l'instruction et nous a transmis une riche culture. Il avait le sens de l'humour et du raffinement. Il nous fera connaître les chants grégoriens, Strauss, l'opéra avec Lily Pons et d'autres

musiques classiques. Il nous apprendra très jeunes à aimer les huitres, avec lesquelles il faisait une soupe délicieuse qu'on dégustait avant d'aller se coucher ; les crevettes de Sept-Îles ; le capelan de Cap-à-l'aigle, l'éperlan de Saint-Siméon ; il pêchait la truite et cueillait les noisettes et les merises au rang Saint-Charles ; il nous a fait aimer le fromage d'Oka, un exploit, car celui de l'époque n'a rien avoir avec l'actuel ; le fromage en grains de Saint-Fidèle, les bleuets du Lac-Saint-Jean, les framboises de ma tante Bertha ; les bonbons de chez Mme Boies et les légumes de M. Tremblay. Avant de mourir, il a rédigé à la main un testament spirituel. Il était pieux, il lisait sur la vie des saints et des saintes (Thérèse de l'Enfant-Jésus, Thérèse d'Avila, Dominique Savio) et faisait annuellement une retraite au monastère de Saint-Benoit-du-Lac. Pendant cette retraite, ma mère en profitait, en l'absence des clients, pour faire le grand ménage et repeindre, avec mon frère François, l'intérieur de la maison à la peinture à l'huile. Mon père est décédé en janvier 1990. Il m'a légué force, bonté, intégrité, honnêteté et ouverture d'esprit. Il a été le père doux et aimant dont j'avais besoin.

J'ai peu connue ma mère, je n'avais que neuf ans lors de son décès. Le choc fut tel que j'ai perdu mon insouciance à jamais. C'est pour cette raison que j'essaie sans cesse de m'inventer un univers qui a du sens, soit dans l'imaginaire, soit dans la réalité, jusqu'à ce que je trouve enfin mon moyen d'expression. Avec les arts visuels et la peinture, je retrouverai la paix, le bonheur de vivre en réinventant ma vie, de la colorer comme je le désire, et de l'habiter. Il y a quelques images qui me sont restées de sa brève présence : lorsqu'elle mettait du

1. Lumley, Henri de (dir.). 2012. *À la découverte de l'Univers*. Bruxelles, de Boeck.

rouge sur ses lèvres, du parfum, des boucles d'oreilles, qu'elle changeait de tablier, qu'elle offrait aux gens du thé et des biscuits. On a dit bien des compliments d'elle, à sa mort, mais est-ce qu'on lui en a dit de son vivant ? C'est pour cela que je fais des compliments aux gens, je sais que cela leur fait du bien. On m'a dit qu'elle était partie au ciel, et c'est peut-être pour ça que j'ai travaillé sur le ciel, sur l'infini. C'était un moyen d'aller la voir.

Je garde de Charlevoix l'infini du paysage et la beauté de ses lieux. Ce qui me relie avec cette région depuis mon départ pour le Manitoba, artistiquement parlant, ce sont les expositions avec le groupe Plurielles depuis 2007, et je lègue toujours ces peintures à des gens de la région. De plus, la *Revue d'histoire de Charlevoix*, et *Le Menaud*, me renseignent et m'apprennent toujours des choses sur l'histoire et les gens. Mon identité est multiple, d'origine française, en passant par une aïeule micmac puis une métisse, je suis de Charlevoix. Devenue Québécoise, Manitobaine, Canadienne et un peu Japonaise suite à cinq séjours prolongés dans ce pays où je me suis rendue compte du paradoxe de vivre en Occident avec une sensibilité et une créativité orientales, je reconnais qu'être née et avoir grandi dans Charlevoix, ça ne s'oublie pas.



Antonio Larouche, père de Monique



Alice Allard, grand-mère paternelle



Monique et sa mère Rose-Yvonne



À la Birchwood Gallery en 2015

ALFRED LAROUCHE (1866-1941) MARCHAND GÉNÉRAL ET HOMME D'AFFAIRES

PAR CHRISTIAN HARVEY

Le grand-père paternel de l'artiste Monique Larouche a été une personnalité haute en couleur. En témoigne la visite en mai 1900 d'Alfred Larouche, marchand général et homme d'affaires de La Malbaie, de l'Exposition universelle et de l'Opéra de Paris. Le tout marque un grand intérêt pour la culture mais aussi des moyens financiers plus qu'appréciables pour un marchand de La Malbaie. Voici quelques éléments biographiques d'une vie extraordinaire.

Les origines familiales

Difficile de déterminer avec certitude l'origine du nom Larouche. Il pourrait désigner une personne originaire d'un lieu-dit La Rouche. Mais, chose certaine, il découle d'un ancêtre venu en Nouvelle-France dans la deuxième partie du 17^e siècle. Né à Échillais (Charente-Maritime) vers 1645, Jean Gauthier dit Larouche, fils de Mathurin Gautier et de Catherine Loumeaux, épouse Angélique Lefebvre le 21 janvier 1675 à Québec. Le couple a 7 enfants dont Claude qui s'installe à Baie-Saint-Paul. Pendant 5 générations la lignée des Gauthier dit Larouche habite Baie-Saint-Paul et pratique la culture du sol.

Ismaël Gauthier dit Larouche, père d'Alfred, épouse Marie Côté, le 9 janvier 1849, à Baie-Saint-Paul. Artisan, il pratique le métier de menuisier mais les registres indiquent également qu'il se présente comme plâtrier. Ismaël habite avec sa famille à Baie-Saint-Paul pendant plus d'une vingtaine d'années. C'est là que naît Joseph-Alfred Gauthier dit Larouche le 15 mai 1866.

Sans doute à la recherche d'un moyen d'améliorer son sort, Is-

maël Gauthier dit Larouche s'installe avec sa famille à La Malbaie en 1870. Le 26 septembre de cette année-là, il fait l'achat de David Desbiens, cordonnier, d'un bail sur un terrain situé dans le village Nairne (lots 541 à 544) où se retrouve aujourd'hui la station-service Pétro-Canada. Et le choix est sans doute lucratif pour la famille Gauthier dit Larouche. La Malbaie connaît alors une période intense de construction avec l'érection du Palais de justice, du couvent des Sœurs de la Charité de Québec et des premières résidences de villégiature dans le secteur de Pointe-au-Pic. Le recensement de 1881 indique qu'Alfred, âgé d'une quinzaine d'années, pratique déjà le métier de menuisier avec son père.

Marchand général

Au début des années 1890, Ismaël Gauthier dit Larouche, âgé de 66 ans, semble vouloir laisser la place à son fils. Le 1^{er} mars 1890, Alfred Gauthier dit Larouche devient propriétaire des lots 541, 542, 543, 544 et d'une partie de 545. La vente inclut les bâtiments et dépendances. Quelques jours plus tard, le 3 mars, Ismaël Gauthier dit Larouche fait une donation entre vifs à son fils Alfred comprenant tout le contenu de sa résidence notamment les meubles. En retour, Alfred Larouche doit pourvoir aux besoins de ses parents jusqu'à la fin de leurs jours.

Dès cette époque, Alfred semble complètement abandonner l'usage du nom Gauthier et se désigne sous le nom unique de Larouche. Il débute à titre de « commis marchand » ou de « commis général en détail » l'exploitation d'un magasin général situé sur sa propriété. En

1895, le Murray Bay Atlas le désigne sous le nom de « Alfred Larouche and store »; en 1906, dans le plan de protection d'incendie de La Malbaie, il est décrit comme un « General Store » dont la structure est construite en acier et posédant un bâtiment d'entreposage situé à l'arrière.

Les affaires semblent être rapidement florissantes; en 1900, il a les moyens de se rendre à Paris pour l'exposition universelle ! De plus, il a contracté le 14 septembre 1892 une alliance avec Alice Allard, fille d'un marchand de Baie-Saint-Paul nommé Pamphile Allard. Alfred Larouche a l'excellente idée de céder à cette occasion ses droits de propriété à sa femme, ce qui lui servira bien plus tard.

Achats de terrains, locations et prêts

Les activités d'un magasin général peuvent sans doute être très lucratives mais elles permettent surtout de procurer de l'argent comptant en quantité à une époque où le numéraire ne prolifère guère. Alfred Larouche trouve donc une source importante de revenus en réinvestissant les fonds disponibles. Il achète des terrains (lots 511, 512, 521, 522, 530 et 554), loue ou vend des propriétés et prête de l'argent, sous forme d'obligations, à des gens de la région. Pour la seule période de 1895 à 1912, il est possible de relever pas moins de 80 transactions au nom d'Alfred Larouche dans le registre foncier de La Malbaie et de ses environs ! Il constitue alors à lui seul une véritable institution financière.

Ses déclarations de revenus que l'on retrouve dans les recensements sont particulièrement révé-

latrices de ses moyens financiers hors de l'ordinaire pour l'époque. En 1911 et 1921, Alfred Larouche déclare des revenus de 10 800\$, ce qui représente en dollars d'aujourd'hui (somme comptée selon l'indice de prix à la consommation de 1915) environ 230 000 \$. Il était donc un homme très fortuné pour l'époque à La Malbaie.

Le Krach boursier de 1929

À partir des années 1915-1920, les transactions au registre foncier se font plutôt rares pour Alfred Larouche. Le tout est sans doute lié en partie à l'apparition d'une

banque sur la rue Saint-Étienne à La Malbaie, une institution chargée de prêter des fonds à des particuliers. Mais surtout, elle marque un tournant dans les opérations financières réalisées par Alfred Larouche. Le marché boursier connaît une croissance importante de ses activités et l'homme d'affaires semble y investir une grande partie de ses revenus.

Comme le rappelle Antonio Larouche, fils d'Alfred, le Krach boursier de 1929 a eu un impact dévastateur sur les finances familiales. Suite à des pertes importantes sur les marchés financiers, Alfred

Larouche doit, le 5 octobre 1932, faire la cession de ses biens lors d'une faillite. Seule consolation pour lui, les propriétés cédées à sa femme suite à son mariage sont protégées.

Mais le faste des jours d'hier disparaît. Les dernières années de la vie d'Alfred Larouche, décédé le 16 juin 1941 à Québec, sont marquées par un certain désarroi. Mais son fils Antonio Larouche, père de l'artiste Monique Larouche, devient le premier assureur de la région de Charlevoix.

J. ANTONIO LAROUCHE, ASSUREUR

J. Antonio Larouche, Assurances générales, 78 rue Saint-Étienne. Comme une plaque c'est bête des fois, ça dit tout sans rien dire, mais quand on voit celle-là, J. Antonio Larouche, nos yeux s'illuminent, c'est un nom qui déclenche un sourire intérieur. On ne voit plus le mot Assurances générales et tout le clin clin laid des « businessmen » locaux et prétentieux. Non, on voit Antonio Larouche, un tout petit bout d'homme à la grandeur de son sourire et de sa sympathie. Dès mon entrée chez lui, je me suis senti à l'aise. Toute la maison ou presque sert de bureau, mais ça ne sent pas une miette l'artifice, ça travaille en famille, une secrétaire classe les documents sur la table de la cuisine, un bureau dans le salon, l'autre dans l'entrée... on reçoit le monde avec sympathie, délicatesse, et un professionnalisme discret. Rien ne transpire l'odeur nauséabonde des spécialiste-ès-chiffres. M. Larouche travaille encore malgré ses 78 ans, comme il le dit bien : « Je veux mourir sur la friche ». Faut dire qu'il est en pleine forme et que son fils André est là avec la même ardeur et les mêmes qualités d'âme du paternel...

M. Larouche met son veston, sort sa belle canne secrète et on s'en va se promener. On parle, on marche... Et un grand humain se raconte simplement. Fils d'un riche commerçant qui a fait faillite lors du crash économique de 1929, suite à de mauvaises transactions boursières, M. Larouche a fait des études commerciales au Collège de La Pocatière pour ensuite les finaliser à l'école de commerce de Chicoutimi. De ses années au pensionnat, M. Larouche a souvenance de tours sans nombre qu'il a joués. Les études terminées, M. Larouche s'exile pendant 3 ans au Nouveau-Brunswick où, employé à la Banque Provinciale, il apprendra l'anglais, langue des affaires. Après cet exil, il revient à La Malbaie et se lance dans les assurances. À l'époque, assurer c'était l'aventure... les gens n'avaient pas confiance, M. Larouche raconte que lorsque quelqu'un mourrait et que la famille touchait le chèque pour le montrer au monde comme preuve concrète du bien-fondé des assurances. Fallait de plus arpenter Charlevoix pour assurer et collecter et Dieu sait que le comté est grand surtout l'hiver. Mais les pas n'ont pas été vains et

l'affaire n'a jamais cessé de progresser.

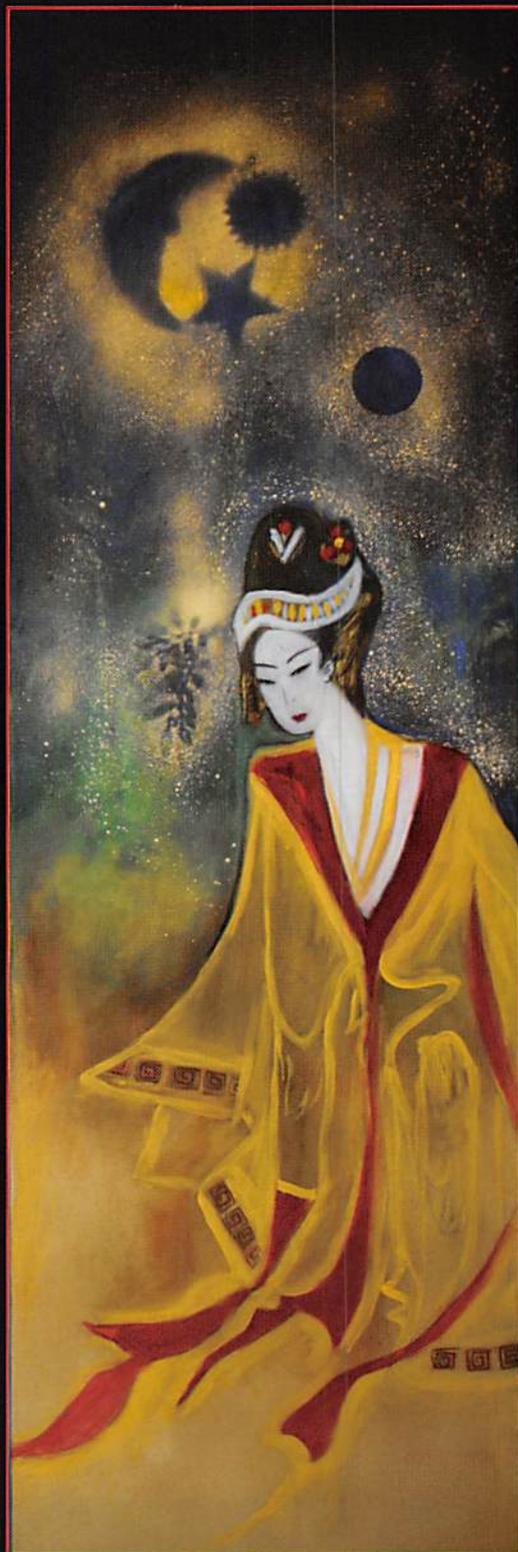
Entretemps en 1929, monsieur Larouche a épousé Rose-Yvonne Lapointe, fille de M. François Lapointe. C'était une femme dépareillée et, en farce, M. Larouche ajoute que le premier soir, il a fait une première crise cardiaque, tout ça pour nous dire à sa façon qu'il était aux oiseaux. Le nid Larouche s'est peuplé de dix enfants (sic), dont neuf sont encore vivants et vivaces (sic)¹. Malheureusement, suite à une opération, Mme Larouche meurt en 1961, la dernière avait sept ans. La souffrance ne fait qu'étoffer le sourire... M. Larouche passe au-travers en philosophe, la vivacité de sa mémoire et le « spring » interne l'aidant à demeurer le vivifiant qu'il a toujours été...

(Cet article est un extrait d'un texte signé par Réjean Tremblay dans le journal *Le Confident* de 1977 et réédité dans le livre *Paysages humains. La Malbaie*, Éditions Charlevoix, 2008, p. 15-17. J. Antonio Larouche est le père de Monique Larouche.)

1. Madame Larouche a eu onze enfants dont dix étaient vivants à cette époque.



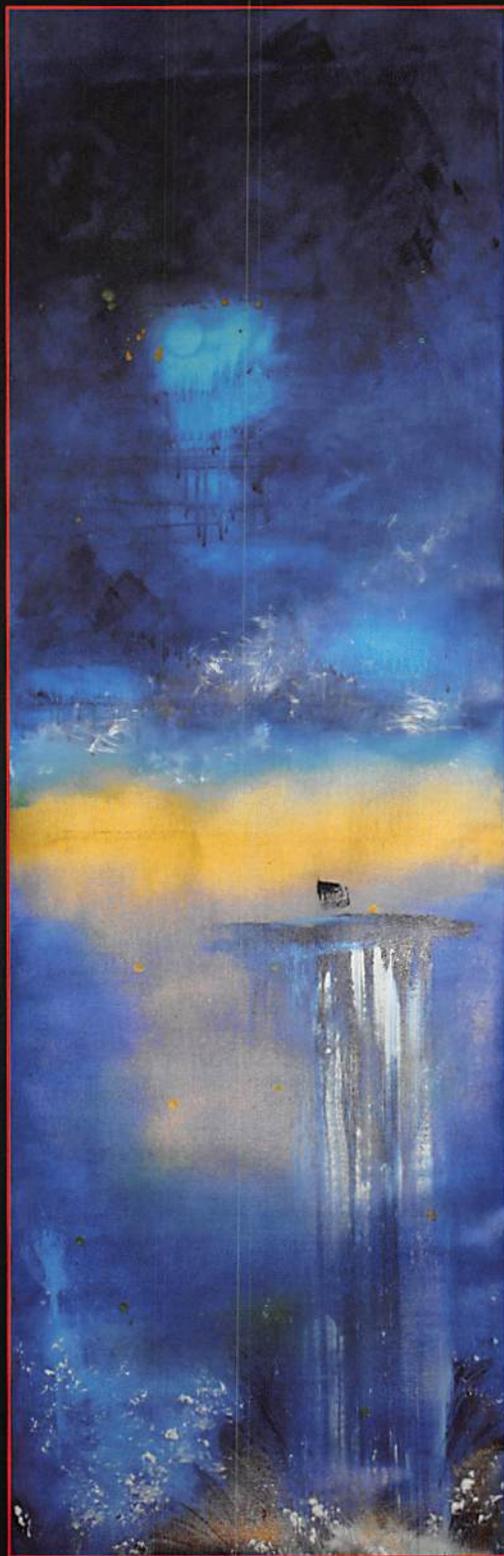
AUTO PORTRAIT
50 X 150 cm
2015, Collection de l'artiste



MÉDITATIVE
50 X 150 cm
2015, Collection de l'artiste



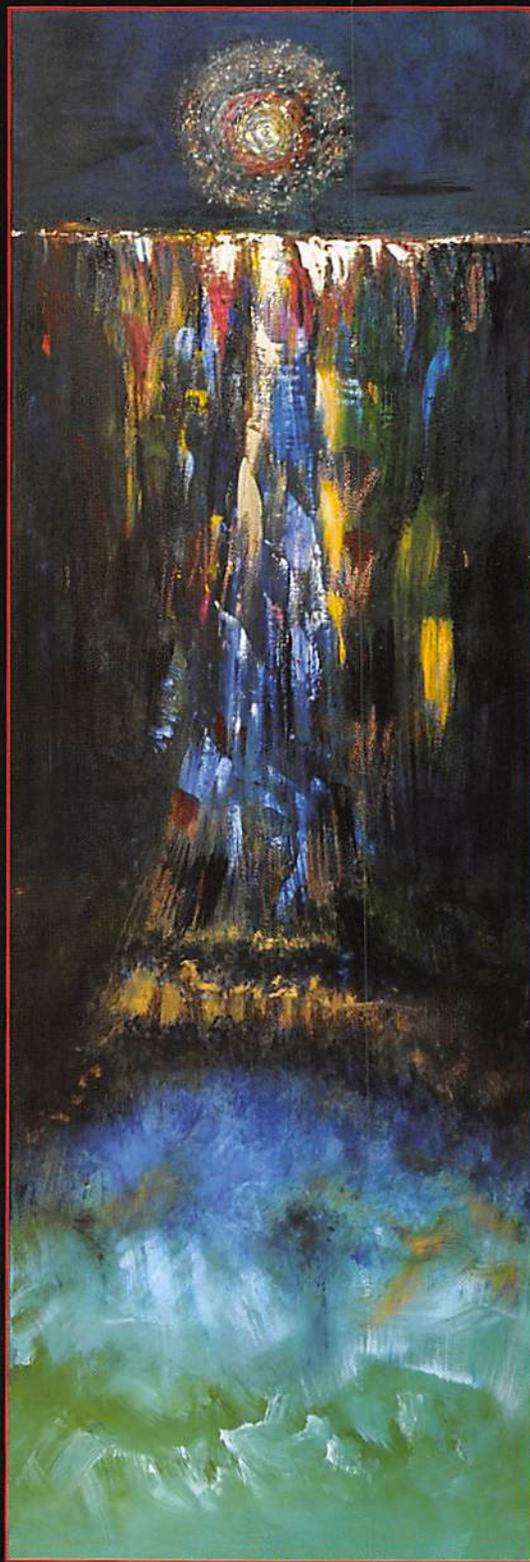
KABUKI
50 X 150 cm
2015, Collection de l'artiste



SÉPARATION DES EAUX
50 X 150 cm
2014, Collection de l'artiste



LES DÉFERLANTES
50 X 150 cm
2007, Collection R. Hébert



MÉTISSAGE
50 X 150 cm
2007, Collection A. Boisvert



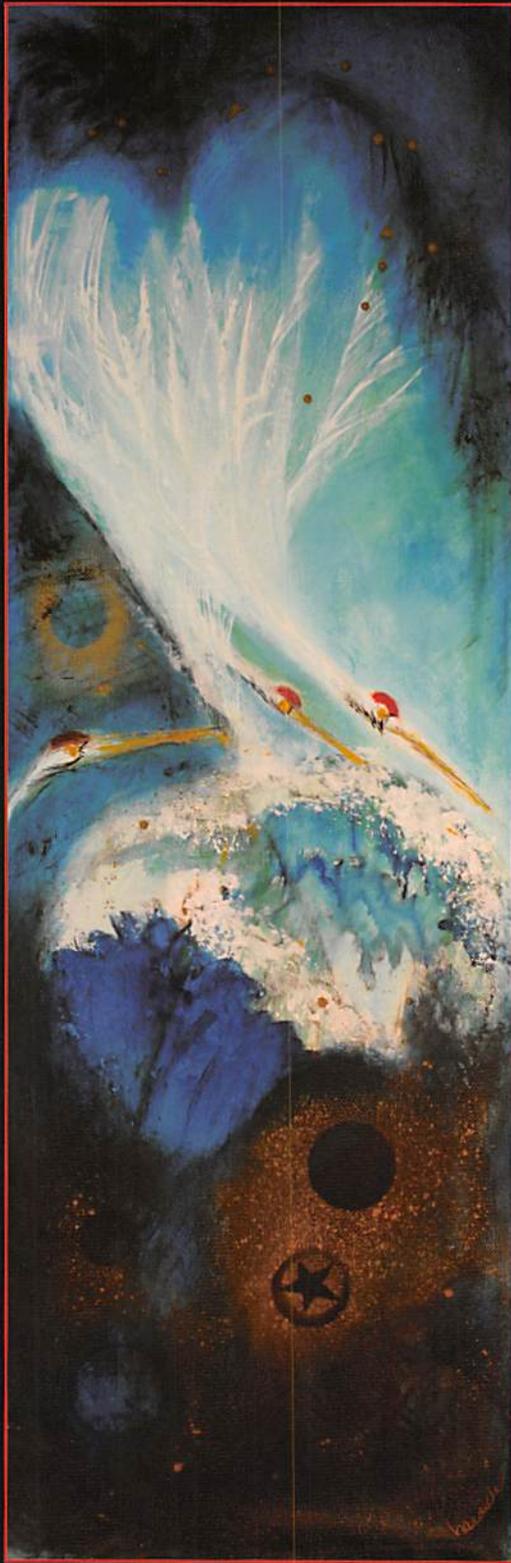
HOMMAGE AU JAPON, TRIPTYQUE

90 X 183 cm

2012, Collection de l'artiste



À MON PÈRE
120 X 222 cm
1990, Collection de l'artiste



LES OISEAUX
50 X 150 cm
2014, Collection de l'artiste



LES MUSES
50 X 150 cm
2015, Collection de l'artiste



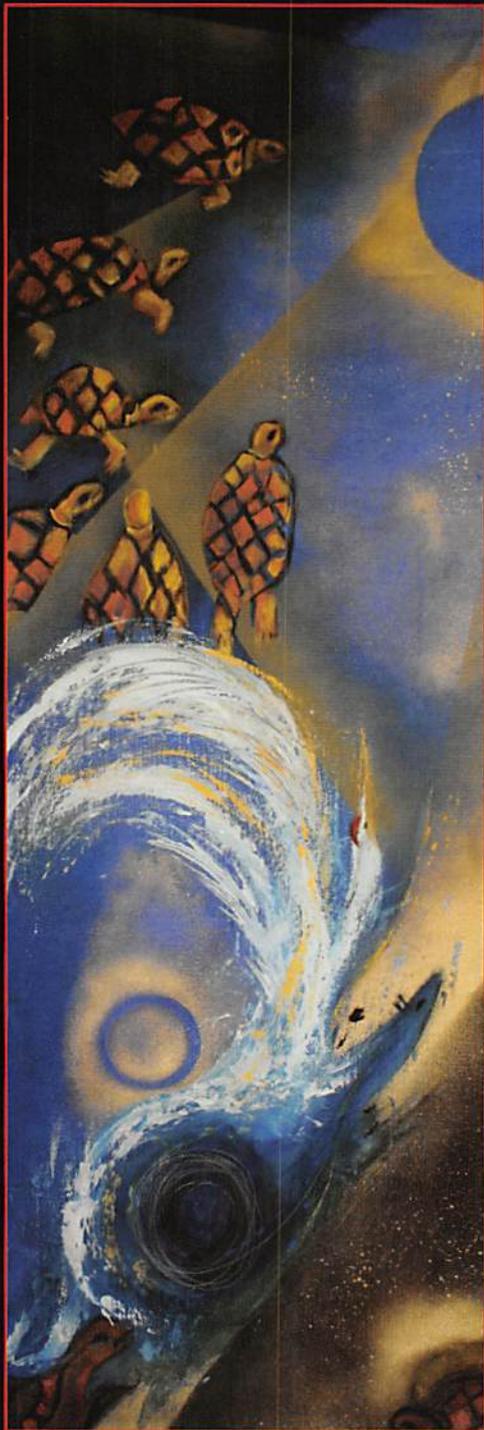
LES ÉBOULEMENTS
12 X 36 cm
2016, Collection de l'artiste



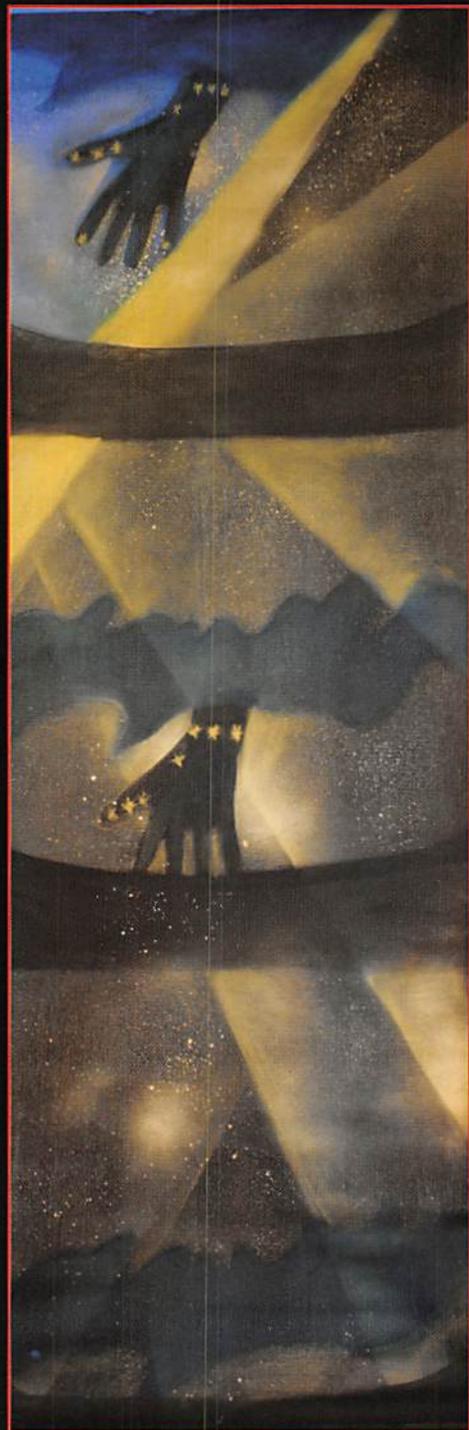
ORAGE SUR LE LAC MANITOBA
30 X 90 cm
2007, Collection S. Rondeau



ÉNERGIE
60 X 120 cm
2007, Collection Université de Saint-Boniface



MYTHOLOGIE AUTOCHTONE
50 X 150 cm
2017, Collection de l'artiste



ORION
50 X 150 cm
2017, Collection de l'artiste

LE MANITOBA DE MONIQUE LAROUCHE ET DE GABRIELLE ROY

PAR MONIQUE LAROUCHE

Gabrielle Roy a quitté Saint-Boniface au Manitoba à l'âge de 26 ans. Après avoir visité la France, l'Angleterre, elle s'est « ancrée au Québec » comme elle le dit, et elle passait ses étés à Petite-Rivière-Saint-François. Moi c'est l'inverse, originaire de Charlevoix, je demeure à Winnipeg depuis 2002.

Lorsque j'étais au Québec, je croyais que Gabrielle Roy était d'origine québécoise ! J'allais à Petite-Rivière-Saint-François en espérant la rencontrer par hasard, sur la « track des chars », car jamais je n'aurais osé frapper à la porte de son chalet, de peur de déranger une artiste en pleine activité créatrice. C'est lorsque je suis arrivée au Manitoba que j'ai appris que sa maison natale à Saint-Boniface allait être transformée en musée.

Lorsque mon mari a été invité à enseigner l'anthropologie à l'Université de Saint-Boniface, ma première question a été « est-ce qu'il y a des arbres ? ». Depuis, je remercie l'urbaniste visionnaire qui a été sensible à cette qualité de vie et qui un jour a planté des arbres dans chaque rue. Vu du 19^e étage où je demeure, Winnipeg est une forêt urbaine, la deuxième plus grande en Amérique du Nord après Savannah en Géorgie. Ici, l'été est torride et nous tombe dessus après un hiver glacial qui n'en finit plus. Le soleil est presque toujours présent car nous sommes la deuxième ville la plus ensoleillée au Canada, après Estevan en Saskatchewan. Notre arrivée fut saluée par un volier de pélicans blancs qui planaient au-dessus de nos têtes, sans donner un seul coup d'ailes, qui sont d'une envergure de trois mètres. C'était magique et de bon augure. La nature occupe ici une place de choix et nous som-

mes bien servis, car nous avons plusieurs parcs provinciaux avec des lacs, des marais et de longues plages de sable blanc.

J'aime la littérature de Gabrielle Roy, son humanisme, sa sensibilité aux autres, aux humbles et aux marginaux, ses réflexions sur la vie, la mort, ainsi que la richesse des sentiments qu'elle exprime. J'ai enseigné en littérature française, à l'Université du Manitoba, une partie de l'œuvre de Gabrielle Roy, dont *La route d'Altamont*¹ pendant cinq ans. J'ai été membre du Conseil d'administration de la Maison Gabrielle-Roy où j'ai présenté une conférence, j'ai écrit l'article sur elle dans l'Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française², et j'ai été bénévole pour faire visiter sa maison. J'ai aussi lu à plusieurs reprises l'ensemble de son œuvre.

Gabrielle Roy a vécu de 1909 à 1983. Dans son merveilleux livre *Fragile lumière de la terre*³, elle commence par célébrer la diversité culturelle du Manitoba:

J'en arrive à cerner l'essentiel, au fond, de ce que m'a apporté le Manitoba. Les récits de mon père, les voyages auxquels nous conviait ma mère, cette toile de fond du Manitoba où prenaient place les représentants de presque tous les peuples, tout cela en fin de compte me rendait l'« étranger » si proche qu'il cessait d'être étranger. Encore aujourd'hui, si j'entends dire par exemple à propos d'une personne habitant seulement quelques milles plus loin peut-être : « C'est un étranger... », je ne

1. Roy, Gabrielle, 1966.

2. Larouche Monique, 2008. Gabrielle Roy. Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française, www.ameriquefrancaise.org.

3. Roy, Gabrielle, 1978.

suis pas libre de ne pas tressaillir intérieurement comme sous le coup d'une sorte d'injure faite à l'être humain. Il n'y avait plus d'étrangers dans la vie ; ou alors c'est que nous l'étions tous.

C'est la richesse humaine immense que nous avons au Manitoba et qui me touche profondément. Nous formons un mosaïque extraordinaire et nous réussissons à vivre en paix. En fait, nous sommes un modèle de multiculturalisme. Il y a plus de quarante communautés ethniques : des Premières nations, Cri, Ojibway, Saulteux, Sioux ; des Métis anglophones et francophones, des franco-manitobains venus du Québec, des Maritimes, de la France, de la Suisse et de l'Afrique, des Anglais, des Écossais et des Irlandais, des Vietnamiens et des Éthiopiens, des Polonais et des Ukrainiens, même des Japonais de la Colombie-Britannique qui ont été déplacés au centre du continent lors de la 2^e guerre, des Penjâbis, des Tamouls et des Hindous... et la liste est encore longue. Et chaque ethnie possède des restaurants. L'anglais est la langue majoritaire et nous avons 5% de francophones, avec une forte concentration à Saint-Boniface, sans compter les jeunes en classe d'immersion qui deviennent rapidement bilingues. C'est une ville pratiquement bilingue car nous avons tous les services en français. C'est à partir d'ici, au centre du Canada, que j'ai vraiment découvert notre grand pays.

Évidemment Gabrielle aimait les plaines, comme elle l'écrit dans *Fragiles lumières de la terre* au sujet de la plaine du Manitoba :

C'est plat à l'infini, comment oser dire que je me suis languie de voir cela ? Pourtant c'est vrai. C'est que,

lorsqu'on est en bas, marchant dans cette immensité, rien n'arrête le regard, rien ne détourne du ciel qui devient infiniment présent. C'est une curieuse chose qu'on puisse dans la plaine se sentir si petit et en même temps le cœur soulevé d'aise.

[...] Mes amours d'enfance, c'est le ciel silencieux de la plaine s'ajustant à la douce terre rase, [le] ciel qui pourrait enfermer, mais qui, au contraire, par la hauteur du dôme, invite à s'élançer, à se délivrer [...].

C'est l'expérience que je décris dans le premier article sur l'infiniment

grand et de l'infiniment petit, mais moi, c'est grâce au ciel et à la mer. C'est une expérience mystique dans les deux cas. Donc, ce que l'on a de commun c'est l'infini que ce soit grâce à la plaine de Gabrielle ou grâce au ciel et la mer pour moi. Ce qui nous touche profondément c'est la beauté de la diversité culturelle.

Plus loin, elle mentionne que :

Finally c'est le St-Laurent, lien avec notre plus lointain passé canadien qui [...] m'a ancrée. J'habite à la ville et à la campagne, assez près du

fleuve pour pouvoir en tout temps l'apercevoir de mes fenêtres, et je ne m'en lasse jamais surtout à la campagne, dans Charlevoix [...].

Moi aussi, j'aime la mer, ce fleuve Saint-Laurent si majestueux, mais ici nous avons des lacs immenses, les lacs Winnipeg, Manitoba et Winnipegosis. La Malbaie en Charlevoix est ma terre natale et le Manitoba ma terre d'adoption. On dit que le Manitoba est le grenier du Canada, je dirai que Charlevoix en est le grand salon, avec ses terrasses se prolongeant sur la mer.

CURRICULUM VITAE ACADEMIQUE ET ARTISTIQUE DE MONIQUE LAROUCHE

BOURSES REÇUES ET RECONNAISSANCE

De 2008 à 2017, Monique Larouche a bénéficié de dix bourses, six de voyage et perfectionnement du Conseil des arts du Manitoba, et quatre de développement professionnel du Conseil des arts de Winnipeg, pour un total de 11 200\$. En 2009, elle a été en nomination pour le Making a Mark Award du Conseil des arts de Winnipeg.

FORMATION ACADEMIQUE

2002 – Doctorat en psychopédagogie : Processus de transformation de la conscience de soi et de l'estime de soi par le médium du dessin comme élément d'un programme d'éducation expérientielle chez les femmes adultes. Faculté des sciences de l'éducation, Université Laval.

1994 – Maîtrise en psychopédagogie : Naissance de l'identité ou comment la sculpture m'a révélée à moi-même. Faculté des sciences de l'Éducation, Université Laval.

1987 – Baccalauréat en arts plastiques, Université Laval.

1980 – Brevet d'enseignement, Ministère de l'Éducation du Québec.

1978 – Baccalauréat en enseignement primaire élémentaire et préscolaire, Université Laval.

EXPOSITIONS INDIVIDUELLES

2017 – Le pays du 8^e jour (suite), Forge Riverin, La Malbaie, Québec. (sur invitation).

2017 – Femmes scientifiques, Femmes cosmologiques, La Galerie, Université Saint-Boniface, Winnipeg, 27 février-20 mars (sur invitation.)

2016 – La création de l'Univers, La Galerie de l'Université Saint-Boniface, Winnipeg, 15 janvier-5 février (sur invitation).

2016 – La création. Source d'inspiration et décor de la pièce de théâtre. Théâtre de la Porte Rouge, Université Saint-Boniface, du 20-23 janvier.

2015 – Les somptueuses, Birchwood Art Gallery, Winnipeg, 11-27 octobre.

2013 – Éclipse annuelle, Galerie de l'Institut Franco-Japonais du Kansai, Kyoto, 10-19 mai.

2012 – Hommage au Japon, Galerie de l'Institut Franco-Japonais du Kansai, Kyoto, 8-25 mai.

2011 – Inspiration : Japon, Galerie Arteconté, Paris, 2-9 décembre.

2010 – Rencontre Orient et Occident, Maison des Artistes, Winnipeg, 4-26 novembre.

2010 – Paysages d'oiseaux, Wayne Arthur Gallery, Winnipeg, 4-31 mars.

2009 – Abstractions : rouge et or, Galerie Artmonti, Paris, 17-29 juin.

2009 – Le pays du 8^e jour, Musée de Charlevoix, La Malbaie, 15 avril-15 mai.

2008 – Parchemins croisés, Birchwood Art Gallery, Winnipeg, 20-30 novembre.

2008 – Vagues abstractions, Galerie Artmonti, Paris, 17-30 juin.

2007 – Sans titre, Birchwood Art Gallery, Winnipeg, 3-28 décembre.

2006 – Passage figuratif à l'abstrait, Alliance Française, Winnipeg, 16 février-31 mars.

1997 – Ces oiseaux en moi, Galerie Anima G, Québec, 7-27 août.

1995 – Co-naissance (sculptures), Galerie Alternative, Québec, 14-20 janvier.

1989 – Passage, Centre Socioculturel, Chicoutimi, (sur invitation), juin.

1989 – Galerie du Passage de l'Empire, Québec. Directrice et peintre. 1989-1990.

PROJECTION MULTIMEDIA

2016 – La Création de l'Univers – Spectacle multimédia, projection de mes peintures, avec musique, textes et poésie. Planétarium du Musée du Manitoba. 27 octobre, (français, anglais).

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2017 – Autoportrait, Pluri'Elles, Bibliothèque Laure-Conan, La Malbaie, 8 mars-23 avril.

2016 – Exposition d'ouverture, Birchwood Art Gallery, Winnipeg, mai.

2016 – Erotisme, Pluri'Elles, Bibliothèque Laure-Conan, La Malbaie, 25 mars-12 juin.

2015 – Exposition d'ouverture, Birchwood Art Gallery, Winnipeg, octobre.

2015 – Graffiti solidaire, Visu'Elles, Musée de Charlevoix, La Malbaie, 26 mars-26 juin.

2014 – La moitié du monde est une femme, Visu'Elles, Bibliothèque Laure-Conan, La Malbaie, 7 mars-10 mai.

2013 – À découvert, Visu'Elles, Bibliothèque Laure-Conan, La Malbaie, 7 mars-10 mai.

2012 – Les Muses, Visu'Elles, Musée de Charlevoix, La Malbaie, 15 mars-17 juin.

2011 – Les artistes de la galerie, Galerie Arteconté, Paris, 14-21 décembre.

2011 – Lumière, Visu'Elles, Musée de Charlevoix, La Malbaie, 17 mars-8 mai.

2010 – Pas à Pas, Visu'Elles, Musée de Charlevoix, La Malbaie, 5 mars-3 mai.

2009 – Fantaisie, Visu'Elles, Musée de Charlevoix, La Malbaie, 8 mars-3 mai.

2008 – Le sens de l'eau, Visu'Elles, Musée de Charlevoix, La Malbaie, 29 février-24 mars.

1996 – Artistes de la Galerie, Maison d'Art Edith Sommereyns, Québec.

1996 – L'ange et le corbeau, Videre, Périscope, Québec, 8-25 août.

1996 – La foire aux fleurs, Chambre Blanche, Québec, 25 juin-23 juillet.

1996 – The Doll Community, Arts Council Gallery, Vancouver, 25 juin-13 juillet.

1992/93 – Collectif d'artistes, Galerie Regart, Lévis.

1991/92 – Espaces sculpturaux I-III, Galerie Louise-Carrier, Lévis.

1991 – Le jardin, Villa Bagatelle, Québec.

1989 – Concours National des artistes peintres, Montréal, 20 septembre.

1988 – Québec Sous-terrain, Québec, 11-23 septembre.

1987 – Huit versions du dessin, Galerie Anima G, Québec, 10-25 janvier.

1986 – Symposium de la Paix, Galerie du Vieux Port, Québec, 11 juillet-2 août.

RAYONNEMENT

• De 2006 à 2017, ses expositions et réalisations ont fait l'objet de 12 reportages télévisés à la télévision de Radio-Canada Manitoba, d'un reportage à TFO, et d'un autre à TVC Vents et Marées (télévision communautaire, La Malbaie).

• Durant la même période, elle a fait 21 entrevues radio pour Radio-Canada, 8 pour Envol 91 FM, une pour CIHO 96.3 FM, deux reportages ont été diffusés en ligne, et elle a donné quinze conférences en relation avec l'art.

• Ses œuvres ont été utilisées pour faire la couverture de deux livres sur les Métis, d'une revue scientifique (Anthropologie et sociétés), et de plusieurs numéros de La Liberté.

• Son travail artistique a été souligné dans 18 articles du journal La Liberté, deux du journal le Winnipeg Free Press, quatre dans le journal Le Charlevoisien, et elle a publié un livre d'art, un article scientifique en psychopédagogie et une entrée d'encyclopédie sur Gabrielle Roy.

• Les œuvres se retrouvent dans des collections publiques (Institut Franco-Japonais du Kansai, Kyoto ; Université Saint-Boniface, Winnipeg ; et Société d'histoire de Charlevoix, La Malbaie, et dans des collections privées au Japon, en France, en Suisse, en Belgique, en Espagne, en Martinique, à Dubaï et au Canada (Québec, Manitoba et Colombie-Britannique).

CHARLEVOIX AU PAYS DU HUITIÈME JOUR UNE LÉGENDE MYTHIQUE SOUS LE RÉGARD DE MONIQUE LAROUCHE

PAR SERGE GAUTHIER

La légende du « pays du huitième jour » est désormais devenue mythique au Québec. Elle a même été évoquée récemment dans un épisode de la série télévisée sur Radio-Canada *Les Pays d'en haut* et adaptée à la région des Laurentides au Nord de Montréal. La légende est toutefois bien de source charlevoisienne, puisqu'elle provient d'une tradition orale locale relevée par un ancien curé de Baie-Saint-Paul, l'abbé Charles Trudelle (qui était aussi écrivain)¹ de la bouche d'un quêteux du nom de Pierreriche, lequel n'appréciait pas les routes trop montagneuses de Charlevoix. Comment une région aussi difficile à traverser aurait-elle pu être créée par un Dieu de toute bonté? En fait, elle n'avait pu naître, selon le quêteux, que par la main du Diable lui-même! Le problème ici est celui de la difficulté de vivre dans cette région si accidentée sur le plan géographique. Fallait-il un esprit malin pour oser se confronter à cette région? Dieu lui-même n'a-t-il pas préféré s'abstenir et laisser Lucifer agir? Surtout n'évoquons pas ici une quelconque météorite bien trop scientifique. Nous sommes dans la Tradition Biblique. Dans l'univers de la foi en Dieu qui incarne le bien et un diable qui s'enferme dans le mal. Monique Larouche observe cet univers et sa création en tient compte. N'ayons pas donc pas peur de passer de la légende à l'univers religieux.

En fait, c'était bien avant la survenue de tout impact météoritique, c'était au commencement du

monde dont la Bible dans la Genèse relate le cheminement d'une création parfaite sous la main de Dieu. Et c'est cette Écriture si fondamentale dans la foi chrétienne qui a inspiré l'artiste Monique Larouche qui s'est penchée méticuleusement sur cette Création du monde en l'illustrant éloquemment. Cette création s'est érigée en sept jours ou peut-être bien même un huitième jour par la main du Diable, tel que la légende le dit. C'est ainsi qu'à travers les tableaux remarquables de Monique Larouche sous le thème du pays du huitième jour², nous pourrions chercher à découvrir quelle place le Diable occupe par rapport à Dieu dans cette création si impressionnante. Ici c'est l'artiste qui se fait créatrice d'un univers de légendes pas du tout pittoresque, mais hautement spirituel. Il faut se laisser guider dans ce cheminement intense et passionné qui caractérise si bien le travail de Monique Larouche.

(À noter : pour chaque tableau nous vous invitons à référer au couvert 3 du présent numéro.)

Tableau 1 : Le premier jour

« ... Et Dieu sépara la lumière et les ténèbres. »

Ce premier geste de Dieu est capital, il fait sortir du vide une clarté nouvelle. Dans cette nouvelle situation, apparaît la lumière au-delà des ténèbres. Le Diable demeure dans les ténèbres. Il y restera pour l'éternité.

Le tableau du jour 1 de la Création de Monique Larouche laisse ainsi défiler sur un fond bleu foncé des flammes or et rouge témoignant bien de cette transformation merveilleuse d'un espace indistinct à un lieu visible et désormais éclairé. C'est la première distinction de la création, les choses sont désormais visibles, la noirceur est vaincue et fait place à la lumière. « *Il y eut un soir et il eut un matin et ce fut le premier jour* »

Tableaux 2.1, 2.2, 2.3 : Le deuxième jour

« *Qu'il y est un firmament au milieu des eaux et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux* »

Dieu effectue en ce deuxième jour une sorte de partage des eaux. Il donne de ce fait à sa Création un mouvement et une forme liquide infinie. Le Diable ne participe en rien à ce grand océan mouvant et l'eau éteint déjà le feu qui brûle en lui. Il va s'éloigner de l'eau. Il ne participera pas à cette danse des eaux sous le firmament bleu créé par Dieu.

Monique Larouche consacre trois tableaux à ce deuxième jour. S'y profilent dans le tableau 1 des formes blanches semblables à des bélugas surgissant de l'eau et puis il y a des chutes, des cascades, du jaillissement. Les trois tableaux sont éblouissants d'une lumière vive, bien que le deuxième tableau soit investi de deux grandes flammes rouges semblant laisser planer une volonté d'embraser qui se liquéfie ensuite dans une chute d'eau glissant en quelque sorte vers le vide comme pour apaiser toute tempête, tout surgissement

1. Voir : Charles Trudelle. *Notes historiques sur Baie-Saint-Paul* (comprenant une introduction rédigée par Serge Gauthier). La Malbaie, Éditions Charlevoix, 2010. 69 p.

2. Ces tableaux sont déposés aux Archives de la Société d'histoire de Charlevoix (Centre d'archives de Charlevoix).

d'inquiétude. « *Il y eut un soir, il eut un matin et ce fut le deuxième jour.* »

Tableau 3 : Le troisième jour

« *Que les eaux qui sont sous le ciel s'amassent en une seule masse et qu'apparaisse le continent* »

« *Que la terre verdisse de verdure...* »

Dieu permet à la terre de surgir d'entre les eaux. Il crée un continent déjà accueillant et immergé comme une promesse de vie. Le Diable n'a pas accès à ce lieu encore étranger au mal et tout neuf d'espérances infinies.

Monique Larouche offre un tableau où l'horizon bleu se décline progressivement en terre solide prenant des couleurs plus vives, un peu rose, un peu or, avec des parcelles de rouge. Le continent a pris forme au bas du tableau, bien au-delà des eaux. Il ressemble à un appel; il invite déjà à l'éclosion de la vie. « *Il y eut un soir et il y eut un matin, ce fut le troisième jour* »

Tableau 4 : Le quatrième jour

« *Qu'il y ait des luminaires au firmament du ciel pour séparer le jour et la nuit...* »

Dieu éclaire davantage sa création encore inachevée et s'assure que le jour et la nuit s'opposent mais, en même temps, se complètent. Le Diable confiné dans la nuit ne peut pas encore voir le jour. Dieu le laisse dans les ténèbres.

Monique Larouche illustre ce quatrième jour par un tableau se divisant en deux parties presque égales, l'une au-dessus laissant dominer une clarté bleutée et en bas la masse des eaux à peine éclairée par cette luminosité encore hésitante. C'est un tableau intense, puissant, laissant place à une lu-

mière plus vive s'imposant encore à peine au haut du tableau. « *Il y eut un soir, il y eut un matin et ce fut le quatrième jour* »

Tableau 5 : Le cinquième jour

« *Dieu dit : que les eaux grouillent d'un grouillement d'êtres vivants et que les oiseaux volent au-dessus des eaux.* »

« *Dieu créa les grands serpents de mer et tous les êtres vivants...* »

La Création divine se peuple désormais d'êtres vivants, d'animaux, d'oiseaux, de poissons. Certains paraissent un peu menaçants comme « *les serpents de mer* » et d'autres rassurent comme « *les oiseaux volant dans le ciel* ». Déjà, l'on pressent une tension, une variété, une immense diversité, mais il se maintient encore un ordre parfait. Le Diable pressent-il déjà le mal à travers cette multitude d'espèces ou plutôt demeure-t-il indifférent à ce nouvel élan? Dieu encore là ne lui laisse aucune prise.

Pour le tableau consacré au cinquième jour de la création, Monique Larouche propose une explosion de vie comme un éclatement face à une grande lueur blanche arrondie mais en retrait. Au bas, les eaux semblent calmes et prennent la rondeur d'une boule bleue. La vie animale est ici sous la forme d'une pulsion à la fois matérielle mais surtout spirituelle. Comme un mouvement de l'esprit, comme une évaporation de l'élan des êtres vivants nouvellement créés. « *Il y eut un soir, il y eut un matin et ce fut le cinquième jour.* »

Tableau 6 : Le sixième jour

« *Dieu créa l'homme à son image... homme et femme il les créa.* »

En toute lumière, comme un sommet de son œuvre, Dieu crée l'homme et la femme. Le Diable ne peut pas encore avoir accès à ses créatures ne connaissant aucunement le mal. Plus tard, il saura s'introduire auprès d'elles, mais pas pour le moment, son heure n'est pas encore venue.

Dans son tableau du sixième jour, Monique Larouche ne trace ni l'homme, ni la femme. Elle laisse s'ébattre la vie animale, s'élever les flots, s'élever les grands arbres. Sa perception est lumineuse, cosmique avec une sorte d'astre brun derrière, chargée d'un bleu lumineux qui oriente la création vers son achèvement. Toute chose accomplie, il faut voir que cela « *était bon* ». « *Il y eut un soir, il y eut un matin et ce fut le sixième jour* »

Tableau 7 : le septième jour

« *Dieu conclut au septième jour l'ouvrage qu'il avait fait et au septième jour, il se reposa...* »

Si Dieu sent le besoin de s'arrêter et de contempler son œuvre, c'est qu'il la voit dans sa perfection, dans toute sa grandeur. Le repos, un temps d'arrêt et puis l'abandon... Tout lui apparaît en conformité et son élan créateur cesse. Dieu laisse vivre sa création. Le Diable lui a été rejeté de ce processus créatif et il fulmine un peu. Il voudrait faire quelque chose. Mais Dieu l'abandonne dans les ténèbres, ne lui permet pas encore de voir la lumière.

Pas plus Dieu que le Diable n'apparaissent dans le tableau du septième jour de Monique Larouche. S'élèvent plutôt de grands arbres or et sur la droite des arches laissant transparaître une lumière rosée. Le ciel bleu est un peu dissimulé, la clarté est moins vive. L'élan cosmique s'est apaisé : c'est

le temps de s'abriter pour le repos.
« Il y eut un soir, il y eut un matin et
ce fut le septième jour »

Tableaux 8.1 et 8.2 : le huitième jour

Ce huitième jour de la création n'est pas dans le livre de la Genèse. La Bible n'en parle pas. Seulement dans Charlevoix, une vieille légende surtout connue à partir du milieu du 19^e siècle permet de croire qu'il y eut un huitième jour de la création. Dieu, ayant peut-être relâché sa garde, laisse le Diable tenter lui aussi un geste créateur. Ce dernier peut s'amuser avec un peu de terre et tenter de créer quelque chose. Mais, le Diable est sans habileté et il ne sait que faire de petits valonnements, une sorte de territoire accidenté. Était-ce bien cette Terre du Nord plus tard nommée Charlevoix ? Un quêteux fatigué des côtes de Charlevoix dira que oui. Ce quêteux peu satisfait des oboles recueillies en Charlevoix racontera aussi que cette population de Charlevoisiens manquant de générosité

est sans doute composée « d'amis du diable ». Discours revanchard sans doute, le territoire de Charlevoix est si beau qu'il s'inscrit aussi dans la création divine. Simple- ment, ses caractéristiques variées étonnent jusqu'à nos jours au point de croire « qu'il pourrait y avoir, quand même, un peu du diable là-dedans ». Vaut mieux taire la chose. Ou s'en amuser. La légende a fait son chemin. Si elle n'a rien de vrai, elle n'en caractérise pas moins une région et pour cela elle mérite de vivre encore et de se raconter...

Monique Larouche consacre deux tableaux plus imposants au huitième jour. Ces tableaux sont d'une grande beauté visuelle. L'un offre une vision céleste de la création avec une chute en cascades surplombée d'une arche où se dévoile le ciel. Ici, c'est l'accomplissement divin, tout semble liquide, presque évaporé. Tout est vivant cependant, parfait, achevé.

Dans son deuxième tableau, la chute d'eau est moins libre, le rouge d'un feu incandescent semble s'y incruster. On visualise presque les cornes d'un Diable qui n'a pas su réussir aussi bien dans sa démarche de création que Dieu lui-même. C'est le côté noir de la création. Il sera présent mais en retrait de la lumière et les êtres créés par Dieu subiront par lui l'épreuve du feu, du mal. Où se trouve Charlevoix dans tout cela si ce n'est au cœur de la création elle-même? Au cœur même de cette terre habitée par une chute d'eau que place l'artiste au sommet de son tableau. Charlevoix est un point de la Création qui se remarque; cela fera de ce lieu un espace recherché, apprécié. Et qu'importe si un esprit malin s'y est attardé quelque peu, cela ne fera que lui accorder un attribut de plus soit d'avoir été formée lors de ce huitième jour de la création qui n'existe que sur les rives légendaires du rêve et désormais aussi sous la palette colorée des œuvres créées par l'artiste Monique Larouche.



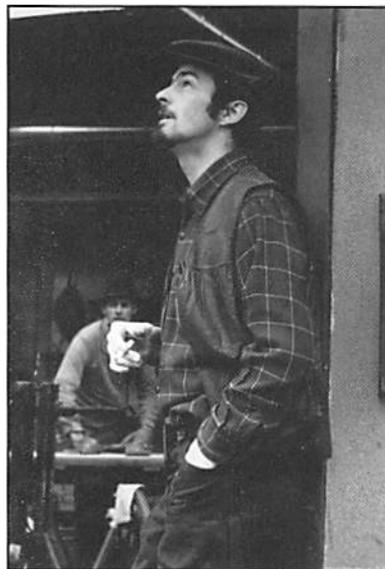
Monique Larouche en 2016

Monique Larouche et Jean Gauguet-Larouche sont deux artistes originaires de La Malbaie dans Charlevoix. L'une est peintre; l'autre fut sculpteur. Unis par les liens de famille, puisqu'ils étaient cousins. Se connaissant peu. Monique se rappelant d'un cousin artiste, plus âgé qu'elle, dont elle ne connaît le parcours que de loin. Lui étant disparu en 1986 ne peut donc s'exprimer sur son lien avec cette cousine devenue une artiste dont l'œuvre se fera connaître après qu'il soit mort. Des liens ténus; des liens pourtant réels. L'un ayant connu une gloire rapide puis un oubli persistant, l'autre travaillant avec constance le socle sur lequel repose désormais sa réputation devenue internationale. Comment les rapprocher? Surtout ne pas les confondre. Ils sont différents. Proches parents, mais dissemblables dans le cheminement du temps et de la création. Il est possible de leur permettre de se rejoindre, le temps d'un bref article. Il faudrait approfondir ce lien : commençons simplement par tenter de mieux les connaître.

Jean Gauguet-Larouche : le cousin sculpteur

Jean Gauguet-Larouche, c'est Gauguet tout simplement. C'est ainsi qu'il aimait à se faire appeler par ses amis. Il était le fils d'Alfred Larouche, frère d'Antonio, le père de Monique Larouche. Né à La Malbaie en 1935, il fait de courtes études dans cette localité, avant de travailler en forêt puis comme ouvrier dans des boucheries à Montréal. Il tourne le dos à cette vie d'ouvrier, afin d'entreprendre des études à l'École des Beaux-Arts de Montréal à compter de 1959. Il choisit de devenir sculpteur. Un sculpteur artisan, un sculpteur qui

forge souvent ses sculptures et est resté proche des métiers artisanaux. Pourtant, ses sculptures sont modernes, surprenantes, parfois même musicales. Gauguet étonne et déroute. C'est un fort en gueule et un épistolier rageur souvent très critique. Il ne se fera pas toujours des amis, bien qu'il en ait eu de nombreux qui acceptent son style tel qu'il est mais il est souvent difficile de creuser son sillon en étant toujours un peu à contre-courant.



Coll. privée

Jean Gauguet Larouche

Il mène des luttes épiques : le procès d'Alma, le combat pour sauver l'îlot des Voltigeurs à Montréal. Dans le cadre du procès d'Alma, il s'engage en faveur de la mise en valeur et de la préservation des œuvres d'art dans l'espace public, alors que dans le cadre du Symposium de sculpture tenu à Alma en 1966 une oeuvre de l'artiste Raymond Mitchell est jetée à l'eau par des employés municipaux. Pour ce qui concerne l'îlot des Voltigeurs, Gauguet se bat pour la sauvegarde du patrimoine québécois et espère empêcher la démolition de maisons historiques dans le secteur de la rue Notre-Dame Est à

Montréal, mais encore là sans succès. Ce sont des luttes épiques qui marquent Gauguet. À compter de 1973, il s'isole dans une maison de Saint-Siméon (dans Charlevoix) et interrompt une carrière artistique qui était pourtant prometteuse. Il meurt dans cette localité en 1986.

Son œuvre principale reste le logo de la Centrale des Syndicats Nationaux (CSN) conçue en 1966, soit ce remarquable chaînon associé à ce syndicat québécois officiellement depuis 1974. Gauguet ne recevra jamais un sou pour ce travail, auquel la CSN associe son nom depuis quelques années à peine et longtemps après la mort du sculpteur. Il en demeure profondément blessé. Une de ses œuvres importantes a aussi été conçue dans le cadre du Symposium de Schefferville en 1970. Elle existe toujours dans cette localité et rend hommage au Père Louis Babel, un missionnaire du Nord québécois. Notons aussi que sa sculpture réalisée durant le Symposium d'Alma en 1966 intitulée « *Que justice soit faite* » est désormais intégrée au circuit d'art existant dans cette ville. Gauguet a, de plus, été poète ayant même publié deux recueils au début des années 1960 aux Éditions Atyx fondées par son ami le poète Gilbert Langevin.

Sur beaucoup de points, Gauguet a été un homme engagé et il fut aussi un éveilleur. Il a voulu changer les choses et participer au grand cycle de modernisation du Québec amenée par la Révolution tranquille en 1960. On a malheureusement oublié son travail. Toutefois, depuis l'automne 2017, une biographie complète racontant sa vie est désormais disponible aux Éditions Charlevoix. C'est à découvrir.

Monique Larouche

Monique Larouche a beaucoup de respect pour son cousin sculpteur. Elle l'a vu pratiquer le dessin et même faire des expériences artistiques avec du papier provenant de la Compagnie Donohue. Une certaine admiration s'impose. Pour le reste, le caractère des deux artistes est différent. Monique Larouche est beaucoup plus posée, ne cherche pas la controverse, s'apaise dans les couleurs chaudes de ses tableaux et parle d'universalisme ou même de cosmologie. Monique Larouche a longtemps étudié, alors que Gauguet s'est formé davantage dans la dure réalité du monde ouvrier. Elle est plus intellectuelle que lui, beaucoup moins exaltée toutefois. Elle a cependant atteint une réussite dans sa vie et dans son œuvre, ce que son cousin n'a pas pu vraiment obtenir.

La portée de l'œuvre de Monique Larouche est donc maintenant internationale, avec ses nombreuses expositions au Canada (tout particulièrement au Manitoba où elle réside depuis plusieurs années), en France et au Japon. À titre de psychopédagogue, elle a su allier la création et la réflexion en cherchant à utiliser l'art

comme un moyen d'expression de l'expérience personnelle. Ainsi, ses thèmes expriment une vision de l'universel à travers un art abstrait fluide et intrigant. Regarder les tableaux de Monique Larouche ce n'est pas tant de se poser des questions, mais c'est plutôt se laisser absorber, se laisser imprégner par l'infini de son regard conduisant vers des continents nouveaux, mais aussi vers les terres précieuses de ses origines. C'est Charlevoix, c'est le monde, les nuages, des planètes insoupçonnées, c'est vraiment un décloisonnement de l'âme et de la pensée. En ce sens, Monique Larouche est une croyante. Elle croit en la vie et elle l'accueille passionnément partout dans son œuvre. Elle dépasse toute finitude, en retenant l'amour de l'autre et en cherchant le dépassement des limites humaines. Fréquenter l'œuvre de Monique Larouche, c'est la découvrir, c'est se découvrir aussi, et c'est aussi s'ouvrir sur la diversité humaine et spirituelle.

Comme son cousin Gauguet, Monique Larouche est donc une passionnée. Elle tient de son côté Larouche cet émerveillement pour la création artistique. Toutefois, Monique Larouche change le monde en tentant d'unifier les re-

gards avec son œuvre, alors que son cousin trouvait toujours les moyens de confronter le réel avec des questionnements souvent politiques très tranchants. Que dirait-il du travail de sa cousine? Nous ne le saurons jamais. Sans doute, le trouverait-il beau et il l'apprécierait sans doute à cause de sa profondeur, de son originalité.

Deux artistes uniques

En tout état de cause, Monique et Gauguet ont marqué concrètement leur domaine artistique respectif. Ce sont des Charlevoisiens d'exception dont les générations à venir se souviendront. Tout particulièrement maintenant que l'artiste Monique Larouche s'inscrit dans la collection de la *Revue d'histoire de Charlevoix*, afin de bien marquer sa place réelle dans l'histoire de sa région d'origine. Monique et Gauguet, Charlevoisiens d'origine, ayant quitté leur région pour pouvoir rayonner davantage, portant le même patronyme et ayant marqué leur art chacun à leur manière, comme des ambassadeurs d'un Charlevoix demeurant encore et toujours ce véritable « paradis des artistes » tellement reconnu et apprécié.



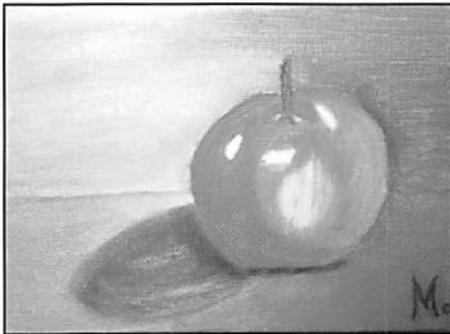
Kyoto, 2012

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET PARCOURS ARTISTIQUE

DE LA POMME AU PLANÉTIUM, EN PASSANT PAR NEWTON

PAR MONIQUE LAROUCHE

Toute petite, j'ai dessiné une pomme en tentant de la faire briller avec mon crayon rouge Prismacolor. Je frottais vivement le rouge avec du papier pour le rendre luisant. C'est beaucoup plus tard que j'ai appris qu'il fallait superposer des couches, du blanc au rouge, en passant par le jaune et l'orange, pour donner du volume et de la vie à ma pomme. La lumière m'habitait, mais je ne savais comment la faire briller. Je passais du rouge au blanc sans nuance.



La deuxième pomme

Lors de mon premier cours de peinture, à l'âge de 29 ans, j'ai peint une deuxième pomme! Et cette fois, cela a changé ma vie. J'ai voulu devenir une artiste et je me suis inscrite à un cours de créativité à l'Université Laval avec le professeur André Paré qui m'a fait explorer différents moyens d'expression, dont le pastel sec. J'ai alors dessiné un profil de personne, et la feuille s'est animée en même temps que ma vie artistique. C'est le monde de la couleur qui m'a conquise et depuis, la passion ne s'est jamais arrêtée. Je me suis successivement inscrite à des cours de dessin, d'aquarelle, d'estampe, de peinture à l'huile et à l'acrylique. Puis j'ai fait mon baccalauréat en arts plastiques de 1984 à 1987, ma maîtrise en psychopédagogie de 1992 à 1994, sur un projet où j'utilisais

la sculpture; et mon doctorat, de 1998 à 2002, dans la même discipline, où le dessin était utilisé comme moyen de développement de la conscience et de l'estime de soi. L'art est au centre de ma vie et mon hypersensibilité est devenue la qualité fondamentale dans mon travail artistique.

Parallèlement à ma vie artistique, j'ai développé mes intérêts en science lorsque j'ai découvert l'œuvre de Stephen Jay Gould en 2014. Écrivain états-unien prolifique de renommée internationale, professeur de paléontologie, de biologie et d'histoire des sciences à l'Université de Harvard, il est malheureusement décédé en 2002. La lecture de ses nombreux livres m'a appris à développer mes aptitudes intellectuelles d'analyse, de comparaison, de réflexion, de déduction et de synthèse. Il m'a enseigné les sciences de la nature dans leur grandeur et dans leur diversité, comme Darwin l'avait fait pour lui. J'ai ensuite été fortement impressionnée par les travaux d'Isaac Newton qui a découvert que la lumière blanche était composée de la somme de toutes les couleurs et qui a donné la première description quantitative de la gravitation. Il démontra que cette gravitation terrestre était la même que celle qui régit le mouvement des planètes et qu'elle s'applique à tout le cosmos, que c'est la même force qui fait tomber une pomme sur le sol que celle qui fait tourner les planètes autour du soleil. Il est passé de l'observation du mouvement d'une pomme à celui du système solaire. Moi, cherchant comment faire briller ma pomme, comment reproduire la lumière, je suis passé, cinquante ans plus tard,

à l'étude de l'astronomie après avoir été émerveillé par les images des télescopes Hubble et Chandra.

De Québec à Winnipeg, en passant par Paris et Kyoto

Arrivée à Québec en 1972, j'ai été immédiatement attirée par les productions d'un milieu artistique en pleine effervescence : cinéma, musique, théâtre, arts visuels. Je suis devenue moi-même, une artiste peintre dans les années 1980, et j'ai présenté plusieurs expositions solos et de groupe à partir de 1987 dans plusieurs galeries, centres d'art et musées. Entre autres, le PÉRISCOPE, La Chambre Blanche, la Galerie Anima G, la Galerie Louise-Carrier, la Galerie du Vieux-Port, la Galerie Regart, le Passage de l'Empire, le Musée de Charlevoix, la Galerie Alternative et la Villa Bagatelle.

En 2002, je suis déménagée au Manitoba où j'ai enseigné le français langue seconde et la littérature française pendant cinq ans à l'Université du Manitoba. Passer sans transition du paysage montagneux de Québec et de Charlevoix aux plaines infinies du Manitoba m'a permis de me repositionner et de réviser mon espace pictural. J'ai alors expérimenté une période de transition entre la peinture figurative et la peinture abstraite et les résultats de ce processus m'ont permis de faire ma première exposition au Manitoba en 2006. Intitulée *Passage du figuratif à l'abstrait*, elle a eu lieu à la galerie de l'Alliance Française de Winnipeg. Depuis 2007, je peins à temps plein et j'ai exposé une dizaine de fois à Winnipeg, entre autres à la Maison des artistes et à la Birch-

wood Art Gallery, la galerie qui me représente¹.

En 2007, j'ai pris la décision d'exposer à Paris, une ville qui a vu tant d'artistes que j'admire, dont Monet, Renoir, Matisse et les sculpteurs Auguste Rodin et Camille Claudel. Une fois sur place, j'ai vu une galerie d'art sur la rue Budé, tout près de l'appartement ou je logeais sur l'Île-Saint-Louis. C'était la Galerie Artmonti. Je suis entré et j'ai demandé à rencontrer le directeur. Malheureusement, sa secrétaire m'a dit que son horaire chargé ne le lui permettait pas. J'étais triste, car je croyais manquer une opportunité importante pour moi. La veille de mon départ, en passant devant la galerie, je vois une petite lueur au fond de la pièce. Je frappe, et Christophe Mahfouz lui-même me répond. Je lui fais part de mon vœu et, comme j'habite à deux pas, je vais chercher mon porte-folio. Après l'avoir examiné pendant deux minutes, il me regarde et me demande « en mai ou en juin »? Ainsi débute une collaboration qui m'a permis d'exposer trois fois en solo et de faire une exposition de groupe. Il y a donc eu cette première exposition, un premier grand rêve qui se réalise : *Vagues abstractions*. 2008. Puis il y a eu *Abstractions : rouge et or* au même endroit en 2009. Ensuite, avec le même propriétaire, l'exposition *Inspiration Japon* à son autre galerie, la Galerie Arteconté sur la rive droite, ainsi qu'une exposition de groupe, à cette même Galerie en 2011. Durant cette période, j'ai également exposé à la Maison des Artistes Winnipeg en 2010 une série de douze paravents intitulée « Rencontre entre l'Orient et l'Occident », et j'ai présenté une exposition d'aquarelles « Paysages d'oiseaux » à la Wayne Arthur Gallery la même année 2010.

1. Voir mon onglet sur le site de la galerie à www.birchwoodartgallery.com

Du Japon vers les étoiles...

Lors de ma deuxième exposition à Paris, j'ai remarqué que mes peintures ressemblaient à des peintures japonaises. Interpellée par cette ressemblance, j'ai commencé à étudier leur art et j'ai découvert leur raffinement; leur sens de la beauté; la superposition des éléments d'où émerge un va et vient, de droite à gauche, de haut en bas; leur utilisation du vide et des contrastes, ainsi que les textures variées qui enrichissent leurs compositions. J'ai appris à les connaître par leur art et j'ai voulu rencontrer ces personnes qui cultivaient l'esthétique.



Affiche exposition à Kyoto, 2013

Après trois ans d'effort à tenter de créer un contact avec le Japon, M. Brousse, directeur de l'Institut Franco-Japonais du Kansai à Kyoto m'a répondu et je l'ai rencontré lors de mon premier voyage au Japon en 2011. Il a accepté ma proposition et, l'année suivante, j'ai présenté ma première exposition au Japon : *Hommage au Japon*, à la Galerie de l'Institut Franco-Japonais du Kansai. Un deuxième exposition intitulée *Éclipse annuelle*, a eu lieu au même endroit en 2013.

De 2011 à 2017, mon mari et moi sommes allés cinq fois à Kyoto, incluant un séjour de deux semaines à Tokyo. Le premier voyage a duré trois semaines puis les quatre autres un mois. J'admire leurs sens de l'esthétique que je retrouve dans toutes les sphères de la vie qu'ils élèvent au niveau de chef-d'œuvre : les jardins, les bouquets ikebana, les vêtements, la nourriture, la façon d'être au monde... J'aime leur délicatesse, leur empressement les uns envers les autres, leur discrétion, leur côté bon enfant. J'adore leur nourriture (poissons, algues, riz, sushi, sashimis), ces mets succulents présentés dans de la vaisselle de poupée. J'admire leur jardin de pierres représentant la mer par du sable, les montagnes par les rochers. J'hume l'odeur du jasmin sur le sentier de la rivière Kamo, la variété des encens utilisés dans les temples. Je me promène le long des allées de fleurs au jardin botanique, où je côtoie des artistes grands et petits avec des cahiers à dessins ou aquarelles plus grands qu'eux-mêmes. Des airs de Koto me bercent lors de mes innombrables marches. J'admire les toriis, ces portiques de temples shintoïstes, et l'architecture des temples bouddhistes. On côtoie des temples du 12^e siècle et on passe aussitôt à la technologie du 21^e siècle où, dans l'appartement, la baignoire me demande si la température de l'eau est telle que je le désire (en japonais bien sûr).

En 2015, fruit de ces voyages et des subventions du Conseil des arts de Winnipeg et du Conseil des arts du Manitoba, j'ai fait une exposition solo à Birchwood Art Gallery intitulée : *Les Somptueuses*, ce sont des peintures de Japonaises actrices de théâtre Kabuki et de femmes de la cour impériale, méditatives et contemplatives, inspirées de la peinture traditionnelle nihonga.

Depuis que je peins à temps plein mon travail s'approfondit. Je travaille à une œuvre et non à des tableaux individuels, chacun fait partie d'un ensemble, tout en demeurant autonome. Des thèmes se dégagent selon mes motivations intérieures et je les ajuste à mes nouvelles connaissances. J'ai développé une dimension philosophique en m'interrogeant sur la place de l'humain dans l'Univers et sur ma mission d'artiste.

L'appel des étoiles

En 2014, je me suis passionnée pour un projet sur *La création de l'univers* et j'ai peint pendant dix-huit mois, dix-huit peintures dont six sur la Création selon la Genèse ; six selon la science et enfin six selon l'artiste. La metteuse en scène Marie-Ève Fontaine s'en est inspirée pour créer une pièce de théâtre expérimental dont mes tableaux ont servi de décor. La pièce *La création* a été montée et présentée au Théâtre de la Porte Rouge par la troupe de théâtre Les Chiens de soleil, composée de quinze comédiens amateurs, à l'Université de Saint-Boniface en janvier 2016. Cette pièce était accompagnée d'une exposition intitulée *La création de l'Univers* à La Galerie de l'Université Saint-Boniface. Comme je rêvais depuis longtemps de voir ces œuvres exposées sous une coupole, j'ai contacté le planétarium du Musée du Manitoba. J'ai créé en collaboration avec mon mari, Denis Gagnon, le spectacle multimédia *La Création de l'Univers*. Ce spectacle a été présenté pour deux représentations en octobre 2016. Il s'agissait d'une projection des photographies de mes dix-huit peintures, accompagnée d'une musique originale de Denis Gagnon et de textes en anglais et français que nous avons rédigés.

Enfin, au printemps 2017, j'ai été invitée à présenter une exposition didactique à la Galerie universitaire de Saint-Boniface dans le cadre de la journée internationale de la femme. L'exposition, intitulée *Femmes scientifiques et Femmes cosmologiques* qui aborde l'apport des femmes en astronomie moderne et dans les mythologies anciennes. Le premier thème rend hommage à trois scientifiques méconnues, des femmes exceptionnelles qui ont marqué le développement de l'astronomie par trois découvertes majeures : Henrietta Leavitt pour celle des étoiles variables et des galaxies ; Jocelyn Bell pour celle des pulsars ; et Vera Rubin pour celle de la matière noire. Tout au long de leur carrière, elles ont combattu le sexisme et ont lutté contre les préjugés et les stéréotypes de leur époque. Elles ont dû affronter le machisme et la bêtise du milieu scientifique mâle pour se faire une place dans le panthéon des astronomes. Le second thème présentait le mythe de la création des Premières nations iroquoïennes intitulé *La femme tombée du ciel*. Ce mythe est un des rares dans le monde où c'est une femme qui a le rôle central. Dans ce mythe, Aataentsic est la créatrice du monde. Les Iroquoïens, bien que matrilineaires, sont une des rares sociétés patriarcales qui font de la naissance du monde et de l'humanité un événement essentiellement féminin. Comme le disait Jean de Brébeuf en 1636 : « Les Hurons se vantent de tirer leurs origines du ciel et reconnaissent pour chef de la Nation une certaine femme qu'ils appellent Aataentsic (la vielle femme), qui leur est disantils, tombée du ciel ». Le troisième thème raconte le mythe japonais de la création de l'univers qui met également une femme en scène, Amaterasu, la femme-soleil. Les Japonais sont, avec les Inuits, l'une des rares cultures pour qui le soleil

est femelle et la lune mâle. Dans ce mythe, le couple divin Izanagi et Izanami donnent naissance à trois divinités : Amaterasu, le soleil ; Tsukiyomi, la lune ; et Susanoo le dieu des tempêtes.

Par ces œuvres sur la création de l'univers, j'ai réalisé que j'entreprenais une démarche existentielle, je cherchais un moyen d'atteindre le ciel, pour répondre enfin à cette question que je me posais lorsque j'étais enfant. Lorsque maman est morte, j'ai demandé « comment on fait pour aller au ciel ? Comment puis-je rejoindre maman ? ». Comme personne ne me donnait de réponse satisfaisante, même les prêtres et les religieuses n'en savaient rien, j'ai poursuivi ma recherche à travers les arts et la science. J'ai été aspirée, émerveillée, renversée par des images du ciel, du cosmos, de l'Univers, mais là encore la réponse n'était pas satisfaisante. C'est en créant mon propre Univers par l'Art et en peignant que je suis parvenue à accéder au Ciel. Par la création, je reviens aux sources de mon être, je suis d'origine cosmique, je viens du peuple des étoiles, je réponds à cet appel des étoiles dont parle Carl Sagan². Maintenant, je ressens la nostalgie heureuse, Natsukashii comme la nomment les Japonais. C'est l'instant où le beau souvenir revient à la mémoire et l'émplit de douceur.

MONIQUE LAROUCHE EST REPRÉSENTÉE PAR



2. Sagan Carl. 1975. *Cosmic Connection ou l'appel des étoiles*. Paris, Éditions du Seuil.

CHARLEVOIX

PAYS DU HUITIÈME JOUR



Jour 1



Jour 2.1



Jour 2.2



Jour 2.3



Jour 3



Jour 4



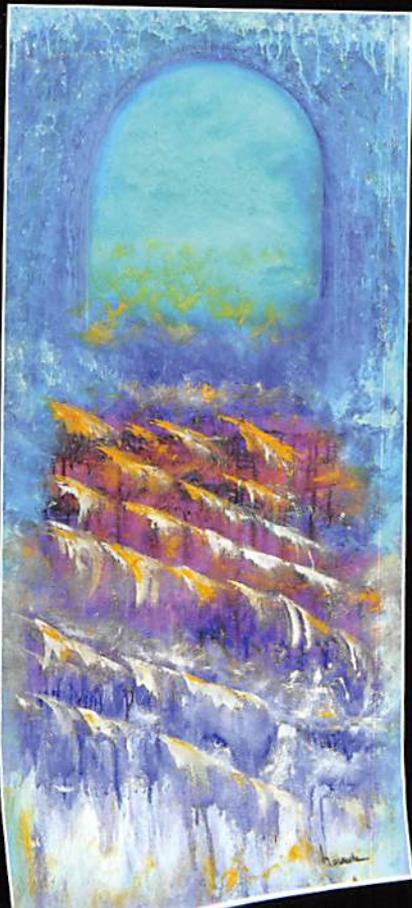
Jour 5



Jour 6



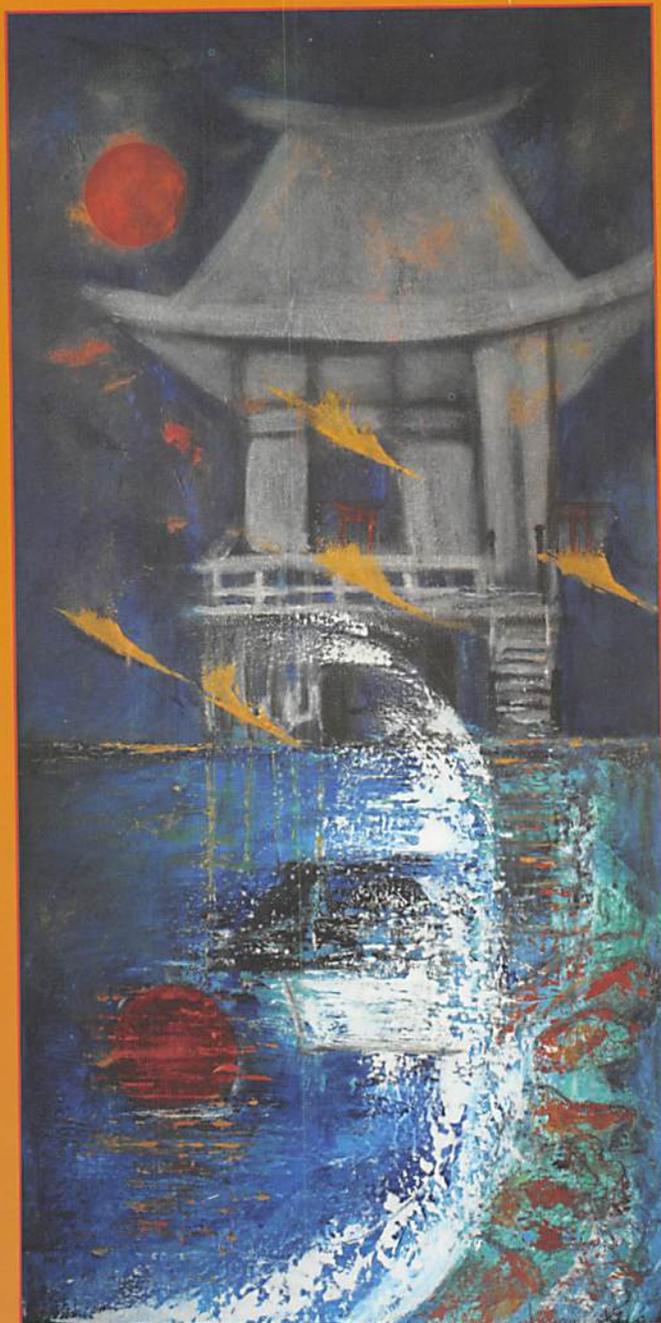
Jour 7



Jour 8.2



LES JARDINS DE QUATRE VENTS 1
38 X 67 cm
2016, Collection de l'artiste



LES JARDINS DE QUATRE VENTS 2
38 X 67 cm
2016, Collection de l'artiste